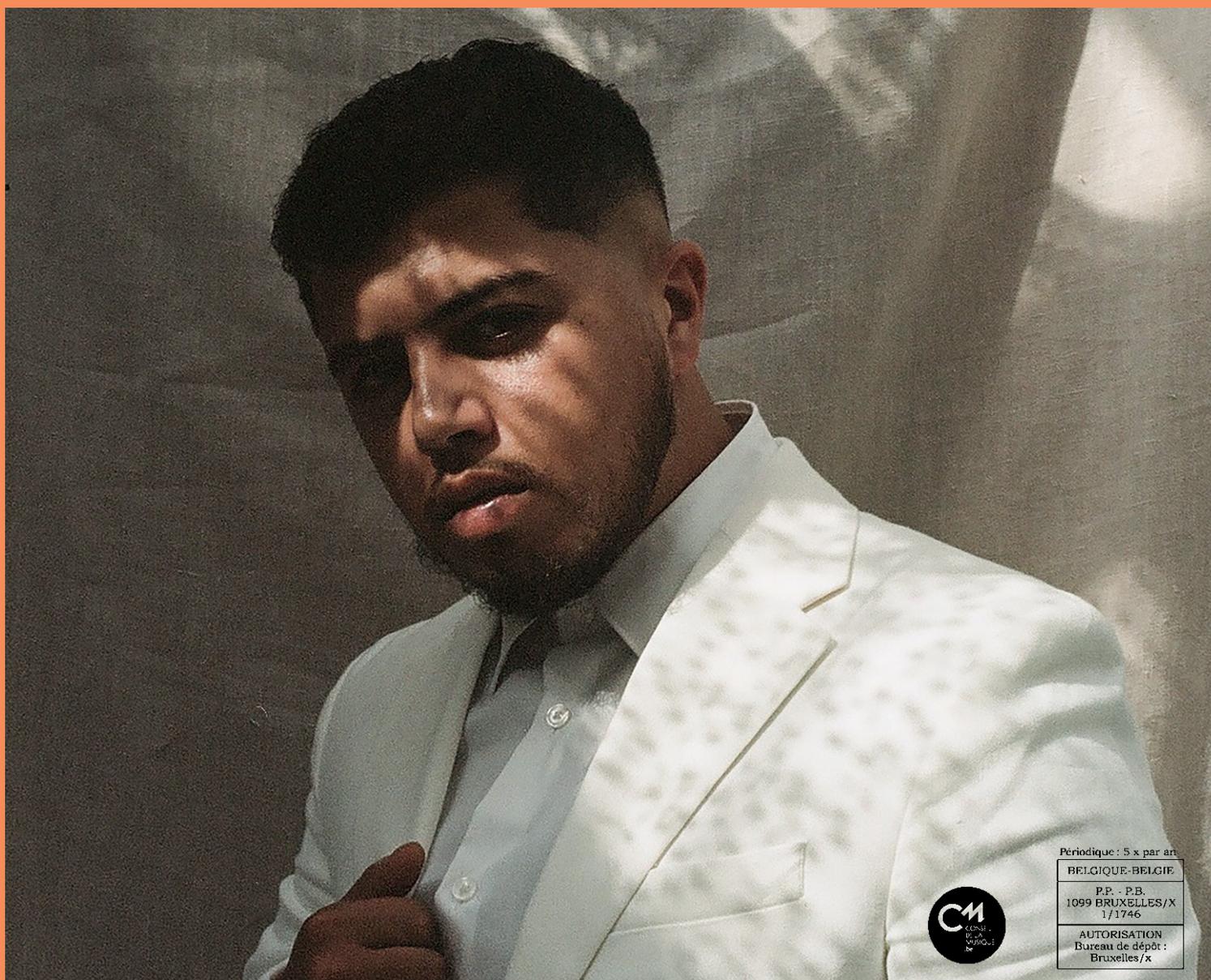


# Larson

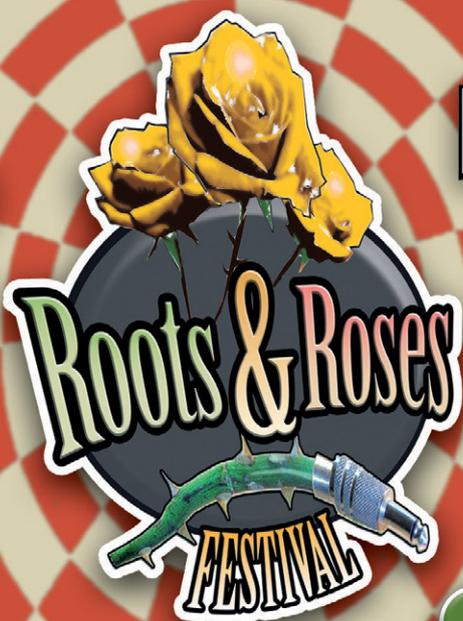
## Hamza *Nouvelle donne*

YellowStraps p.11 Annabel Lee p.14 Aka Moon p.17 Sturm und Klang p.18 Judith Kiddo p.39  
Le point sur le néo-classique p.22 Le Baixu p.30 Musique en ville p.32 Belgium Booms p.40



Périodique : 5 x par an  
BELGIQUE-BELGIE  
P.P. - P.B.  
1099 BRUXELLES/X  
1/1746  
AUTORISATION  
Bureau de dépôt :  
Bruxelles/x

30 APRIL  
1<sup>ST</sup> OF MAY  
2023  
11.00 - 23.30



LESSINES  
BELGIUM

[www.rootsandroses.be](http://www.rootsandroses.be)

LES  
NUITS  
2023

23.04 > 12.05  
BOTANIQUE.BE

✿ BOTANIQUE

SARAH DAVACHI • BILL CALLAHAN • ZED YUN PAVAROTTI  
ANNABEL LEE • ALBIN DE LA SIMONE • OISEAUX-TEMPÊTE  
& FRIENDS • JOHAN PAPACONSTANTINO • TUKAN • COBY SEY  
JEANNE ADDED • PIERRES • ORACLE SISTERS • UZI FREYJA  
LO BAILLY • ICO • ECHT ! • MEYY • FLAVIEN BERGER • MUSTII  
ANNA B SAVAGE • DAVID EUGENE EDWARDS, ...

AND MANY MORE !



les  
ara  
lunai  
res

ARLON  
EST UNE  
SCÈNE

2023

03.05 - 07.05  
+ DES SURPRISES!

[www.aralunaires.be](http://www.aralunaires.be)

NOVEMBER ULTRA - EFDEMIN - JWLES - DITZ  
LANDER & ADRIAAN - RON GALLO - K.ZIA  
WALTER ASTRAL - MEULE - NIELS ORENS  
SPENCER CULLUM'S COIN COLLECTION - O.  
EMILY JEANNE - LAMBRINI GIRLS - KAU TRIO.  
TYANA P - TUFF GUAC - RACHAEL DADD  
MIKI - VAAGUE - EOSINE - PURRSES - BENNI  
MIA LENA - FERVENTS - BLEU MUSTANG  
KOWARI - STAKATTAK - MIKAMAYONNAISE  
LEESE - ARNO SAARI - JULIA PERTUY  
NOCHKA - TRIANA Y LUCA - ZIN ZIN



**Conseil de la Musique**  
Rue Lebeau, 39  
1000 Bruxelles  
conseildelamusique.be

**Contacteur la rédaction**  
larsen@conseildelamusique.be

**Directrice de la rédaction**  
Claire Monville

**Comité de rédaction**  
Nicolas Alsteen  
Denise Caels  
Juliette Depré  
François-Xavier Descamps  
Claire Monville

**Coordinateur de la rédaction**  
François-Xavier Descamps

**Rédacteur**  
François-Xavier Descamps

**Collaborateur-trice-s**  
Nicolas Alsteen  
Nicolas Capart  
Vanessa Fantinel  
Louise Hermant  
Jean-Philippe Lejeune  
Luc Lorfèvre  
Jean-Marc Panis  
Jacques Prouvost  
Stéphane Renard  
Dominique Simonet  
Didier Stiers  
Diane Theunissen  
Bernard Vincken  
Didier Zacharie

**Relecteur-riche**  
Christine Lafontaine  
Nicolas Lommers

**Couverture**  
HAMZA  
©Pablo Jomaron/Ben Dorado

**Promotion & Diffusion**  
François-Xavier Descamps

**Abonnement**  
Vous pouvez vous abonner gratuitement à Larsen.  
larsen@conseildelamusique.be  
Tél. : 02 550 13 20

**Conception graphique**  
Mateo Broillet  
Jean-Marc Klinkert  
Seance.info

**Impression**  
die Keure

**Prochain numéro**  
Mai 2023



FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES

rtbf .be

LE SOIR

sabam  
for culture

**Crédits**  
Maurice Jaccard  
Alexander Popelier  
Mayli Sterkendries  
Diego Mitrugno

P.12

RORI, un EP d'enfer



P.14

Annabel Lee, la glissade en avant



P.17

Aka Moon : toujours dans l'air du temps !



P.22

Glass Museum, tête de proue du néo-classique ?



P.28

Les tournées : sur une voie de garage ?



P.39

Judith Kiddo et les quatre albums qui guérissent



## Édito

L'information n'a sans doute échappé à (presque) personne... Mi-janvier, le Fuse, temple bruxellois de la techno depuis près de 30 ans, a annoncé sa fermeture suite à un litige avec un voisin. Si, depuis, le club a réouvert ses portes sous condition, il a remis en lumière la fragile et difficile cohabitation entre les lieux de spectacles et le voisinage. Ce qui fait forcément trembler la grande majorité des organisateurs de concert qui se demande de quoi leur avenir sera fait. Dans certaines villes et villages, plusieurs lieux culturels ont déjà été contraints de fermer leur portes, incapables entre autres d'assumer financièrement des travaux qui leur coûteraient très chers, la plupart d'entre eux ne faisant pas de profits.

Le confinement n'a rien arrangé à l'affaire puisque la reprise de la circulation et des bruits ambiants a, semble-t-il, rendu allergique au moindre son toutes celles et ceux qui avaient pris goût au calme... Sans parler des effets pervers de la gentrification.

S'il est plutôt sain de légiférer sur la question, il devient urgent de trouver un équilibre pour que vie sociale et vie privée puissent cohabiter de façon plus démocratique. Pour que les jeunes et les moins jeunes puissent sortir, se cultiver, socialiser... à moins de vouloir transformer les villes en mouiroirs remplis de centres commerciaux.

## Claire Monville

### En Couverture

p.8 ENTRETIEN Hamza

### Ouverture

p.4 ARRIÈRE-PLAN Philippe Delvosalle  
p.5 AFFAIRES À SUIVRE  
p.6 EN VRAC

### # rencontres

p.11 YellowStraps  
p.12 Arno Saari - RORI  
p.13 Oberbaum - Sylvain Chauveau  
p.14 Annabel Lee  
p.16 Neptunian Maximalism  
p.17 Aka Moon  
p.18 Sturm und Klang  
p.19 Quatuor Alfama

### Articles

p.20 AVANT-PLAN Véronique Vincent  
p.22 360° Le point sur le néo-classique  
p.26 DÉCRYPTAGE La vie d'artiste des labels de musique  
p.28 BUSINESS Les tournées et la crise énergétique  
p.30 IN SITU Le Baixu  
p.32 180° Musique en ville : vaste débat!

### Les sorties

### Bonus

p.38 ARRÊT/IMAGE Alexandre De Bueger  
p.39 4x4 Judith Kiddo  
p.40 V. ENSEMBLE Belgium Booms  
p.42 ESPRESSO Aleph Quintet  
p.42 J'ADORE... Marc Pinilla (Suarez)



© DR

# label

# radio

Collectionneur de sons, géographe de formation, Philippe Delvosalle favorise la rencontre des gens et des genres via les sorties de son label.

# Philippe Delvosalle fête les dix ans d'Okraïna Records

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Écharpe autour du cou, casquette bleu et jaune sur la tête, Philippe Delvosalle s'apprête à rejoindre le stade de la Royale Union saint-gilloise. « Ce que j'aime ici, c'est l'ambiance dans les tribunes. On y croise des filles et des garçons de toutes les générations. Dans les supporters, il y a des étudiants, des infirmières, des fonctionnaires, des peintres, etc. Les gens ont des origines grecques, portugaises, italiennes... Et, pendant un match, on se parle indifféremment en français ou en néerlandais. Moi, je suis attiré comme un aimant par de tels assortiments. » C'est tellement vrai que, depuis 2012, Philippe Delvosalle crée, lui aussi, des ponts entre des personnalités issues de différents horizons. Avec son label Okraïna Records, il entremêle en effet poésie, littérature, folk, blues et musiques traditionnelles sur des vinyles édités au format dix pouces, tous décorés par les soins de l'illustratrice Gwénola Carrère.

Diplômé en géographie à l'ULB, Philippe Delvosalle prolonge alors sa formation en architecture, à Paris. « Dans le même temps, je collaborais avec *Rock This Town*, un magazine dans lequel j'écrivais sur l'actu du rock en français. Au bout d'un temps, j'ai trouvé ça frustrant d'écrire sur *Les Garçons Bouchers* et d'autres groupes qui ne m'intéressaient pas. » Il quitte alors la rédaction pour fonder un fanzine prénommé Bardaf. « Je me suis offert la

liberté d'écrire sur ce que j'avais envie d'écouter. » En 1993, toujours à Paris, il inaugure Ubik, petit label dévoué au rock lo-fi. « J'ai publié un 45 tours de *The Folk Implosion*, puis il y a eu *Les Brochettes* ou *De Portables*. » De 1995 à 2001, le géographe travaille à la Cinémathèque. Puis, il prend la route de la Médiathèque (PointCulture) où il gère encore aujourd'hui les collections du cinéma documentaire. Mais quelques semaines après avoir obtenu cet emploi, une explosion de gaz souffle le quartier bruxellois où il habite... « Via des connaissances, je suis alors parti vivre au sein de la communauté de la Ferme du Biéreau, à Louvain-la-Neuve, jusqu'en 2007. À l'époque, habiter là-bas, ça impliquait d'organiser des concerts et des projections pour le ciné-club. » Depuis une quinzaine d'années, Philippe Delvosalle s'investit aussi également dans la programmation du Ptit Faystival, un micro-festival implanté à proximité de Bièvre. « Après seize éditions, j'ai toutefois décidé de passer la main. Je ne peux pas tout faire... » Ce qui ne l'empêche pas de prester, chaque dimanche soir, sur les ondes de Radio Campus. « Cela fait une vingtaine d'années que j'anime MU, une émission dans laquelle nous diffusons de la musique légèrement décalée. Cela va de la pop au field recording. » Encore et toujours une affaire de melting-pot.

Plus d'infos ? <https://okrainarecords.com>



# clip

# nouvel-album

## Macgray *Backbone*

Extrait du prochain album du producteur bruxellois Macgray, *Backbone* s'offre un clip saisissant. Quelque part entre un thriller et l'amorce d'un roman de science-fiction, la vidéo nous emmène dans les coulisses d'un film d'horreur. Attendu pour le 13 avril, Macgray se porte au chevet d'une humanité mal en point : entre ambient et electronica, acoustique et synthétique, ambitions orchestrales et envies cinématographiques, ce nouvel album explorera le thème de l'effondrement.



# festival

# anniversaire

## Rock System Festival *fête ses 10 ans*

Vous ne connaissez pas Boris Engels? Autrefois musicien, il s'occupe aujourd'hui de la destinée d'autres artistes (Konoba, Coralien...) et organise aussi des événements dont, notamment, ce Rock System Festival qui a déjà connu cinq éditions à Louvain-la-Neuve. Un crowdfunding florissant a permis de relancer la manifestation et on fêtera avec lui, les dix ans d'existence de l'événement, le 13 mai à la Ferme! - du Biéreau - (Louvain-la-Neuve toujours).



# concours

# en-français

## Du F. dans le texte *...Ten points!*

La finale du concours Du F. dans le texte s'est déroulée le vendredi 17 février dans la Rotonde du Botanique. Une salle pleine à craquer et une soirée sold out : le public est venu nombreux pour soutenir et découvrir la "relève" des artistes qui s'expriment en français. C'est Chevalier Surprise et ses deux frontmen porteurs de handicap (Omega et Julien) qui ont remporté cette édition du concours. Un groupe assurément à suivre si vous aimez le rock garage bien brut.



# coaching

# chanson

## Studio des Variétés *Formation en songwriting*

Vous souhaitez développer vos compétences d'écriture et de composition dans la création de chanson? Le Studio des Variétés organise une formation pour vous aider à optimiser votre talent. Master classes, writing camp et sessions studio sont au menu de ce coaching très complet, à destination des artistes en musiques actuelles, résidant en Fédération Wallonie-Bruxelles et bénéficiant d'un minimum d'encadrement professionnel. Plus d'infos? [studiodesvariotes.bo](http://studiodesvariotes.bo)



# tremplin

# metal

## Durbuy Rock Festival *Des lauréats à suivre!*

Cette année, le Durbuy Rock avait bien préparé le terrain. Pour compléter son affiche et présenter le meilleur des artistes/ groupes émergents "metal" de Belgique, ce n'est pas un tremplin... non pas deux tremplins... mais trois rampes de lancement qui ont été organisées : à Ittre, à Namur et à Arlon. Pour découvrir ces trois nouvelles formations, Ice Sealed Eyes, One Hour et Obsolete Humanity, rendez-vous est donné les 12 et 13 mai à Bomal-sur-Ourthe. Avec aussi Paradise Lost, Amenra, etc. à l'affiche!

# En Vrac...



@gondolamusiquefbw

## Mais qui es-tu ?

Depuis quelques semaines, on peut voir défiler dans son fil Instagram de nombreuses images provenant du mystérieux compte @gondolamusiquefbw. Des portraits de personnes à première vue inconnues... à la seconde vue, oui on confirme, iels sont inconnu-es. Les visages sont accompagnés de petites phrases énigmatiques pour toute personne extérieure à la vie musicale de la Fédération Wallonie-Bruxelles mais qui suscitent le sourire, voire le rire, chez les personnes proches du secteur. On ne demande qu'une chose : que ça continue. Voilà qui égaie notre fil Instagram avec ces petites notes décalées qui font mouche. Pour mieux comprendre, allez jeter un oeil. Quant à nous, on a une seule question... mais qui donc se cache derrière ce @gondolamusiquefbw ? L'enquête est toujours ouverte ! Une piste, un éclair de génie, contactez la rédaction de Larsen : [larsen@conseildolamusiquebo](mailto:larsen@conseildolamusiquebo). Ou laissons le mystère entier, c'est bien aussi.

## Meilleures ventes d'albums en Belgique

### Un pays, deux tops 10

La BRMA (Belgian Recorded Music Association) vient de dévoiler les chiffres des meilleures ventes musicales de l'année 2022 en Belgique. Au rayon albums, le Top 10 varie significativement d'une partie à l'autre du

pays. Côté francophone, c'est Stromae qui, sans surprise, navigue en tête avec l'album *Multitude*, juste devant Orelsan et Angèle. Le reste du classement est occupé par les plus gros vendeurs de la scène hip-hop francophone (Damso, Ninho, Lomepal, PNL ou Gazo). Côté néerlandophone, les stars internationales occupent largement le terrain. Harry Styles, Adele, Rammstein, Olivia Rodrigo ou Ed Sheeran sont bien représentés. En tête du classement, on retrouve Metejoor avec l'album du même nom (*Metejoor*). Il est intéressant de noter que Stromae est le seul artiste présent dans le Top 10 en Flandre (5<sup>e</sup>) et en Wallonie (1<sup>er</sup>). L'ensemble des informations est disponible sur le site de la BRMA.

## Eurovision 2023

### Découvrez Gustaph

C'est le dénommé Gustaph, Stef Caers de son vrai nom, qui représentera la Belgique à l'occasion de la prochaine édition du concours Eurovision de la chanson. Avec son titre *Because of You*, cet Anversois de 42 ans a réussi à séduire le public et un jury de professionnels, comprenant notamment en son sein certains précédents représentants belges au concours (Laura Tesoro – 2016 et Jeremy Makiese – 2022). Il a été choisi lors d'un show organisé par la VRT au Palais 12 de Bruxelles. Le Concours Eurovision de la chanson aura cette année lieu en mai, à Liverpool. Le Royaume-Uni s'est proposé d'organiser le télécrôchet en lieu et place de l'Ukraine qui avait emporté l'édition en 2022 à Turin. Belgium, ten points ?



## VKRS

### Propose ton clip !

Vous avez réalisé un clip, produit ou auto-produit, et il a été diffusé pour la première fois entre le 1<sup>er</sup> janvier 2022 et le 30 mars 2023 ? Vous pouvez le soumettre au comité de sélection du festival VKRS (le festival bruxellois dédié à l'art du clip) au plus tard le 30 mars 2023 !

Quelques détails pratiques avant de s'inscrire :

- la compétition nationale belge est ouverte à toute personne physique, sans limite d'âge ou restriction de nationalité. Sans contrainte de durée et tous genres confondus.
- la société de production du clip ET/OU l'artiste/le groupe doivent être domiciliés en Belgique (les autoproductions sont acceptées).
- le clip n'a pas été diffusé avant le 1<sup>er</sup> janvier 2022. Les clips n'ayant jamais été diffusés sont les bienvenus.
- le clip n'a pas été soumis à la précédente édition de VKRS.

Un jury de présélection désignera les clips qui seront projetés durant VKRS#5. Rendez-vous les 9 et 10 juin 2023 aux Riches-Clares à Bruxelles pour une première version internationale du festival (5<sup>e</sup> édition) !

## Shoot Me Again

### La Playlist de la Semaine de la Musique Belge

La Semaine de la Musique Belge s'est achevée il y a quelques jours. Shoot Me Again, le webzine dédié au monde du "metal" (à entendre au sens large : hardcore, doom, stoner, rock dur, etc.) a contribué à cet événement et a rassemblé dans une playlist, quelques 150 artistes et groupes belges de musique alternative. Ce sont les musi-

ciens belges dont le webzine a parlé sous forme de chroniques ou de news, durant les derniers mois, de Annabel Lee à Amenra en passant par CERE, Carnation, Emptiness, Tars, La Muerte, La Jungle... Large, éclectique et LOUD ! Super initiative !

## Printemps de Bourges 2023

Avec Ada Oda, Pierre de Maero et Hamza au programme

Depuis sa création, en 1977, le Printemps de Bourges se porte au chevet de la découverte et de l'émergence. Festival prisé par les médias, mais aussi par les professionnels français et internationaux, le rendez-vous mise sur un subtil équilibre entre vedettes françaises et internationales, artistes confirmés et jeunes pousses inconnues ou presque. La programmation de l'édition 2023 vient d'être annoncée. À côté de -M-, Lomepal, Benjamin Epps, Flavien Berger, Oxmo Puccino, Juliette Armanet, Gazo, Acid Arab, Bertrand Belin, La Femme ou la nouvelle sensation anglaise DEADLETTER, plusieurs artistes de la Fédération Wallonie-Bruxelles se hissent sur les hauteurs de l'affiche. Ada Oda, Pierre de Maere et Hamza sont, notamment, attendus à Bourges entre le 18 et le 23 avril.

## Compétition nationale Sélection du chantier des Francos 2023

Ada Oda et Lazza Gio en route vers La Rochelle

Le Chantier des Francofolies de La Rochelle, qui a notamment révélé Pomme, Feu! Chatterton, Juliette Armanet, November Ultra, Lomepal, Cali ou encore Christine and the Queens, a dévoilé les 15 artistes qu'il accompagnera en 2023. Ada Oda et Lazza Gio, deux projets/artistes issues de la Fédération Wallonie-Bruxelles, comptent parmi les candidatures sélectionnées. Créé en 1998, ce dispositif mis en place dans le cadre des Francos permet à des artistes émergents de bénéficier d'un accompagnement privilégié à La Rochelle, avec coaching personnel, soutien et conseils. Pour cette session 2023, près de 600 candidatures ont été reçues. Quinze artistes ont été retenus par l'organisation du festival.



### Les Aveuglés

**Loïc Nottot publie son premier roman**

Loïc Nottot s'engage sur tous les fronts de la création. Alors que son concert bruxellois du 27 avril affiche complet au Cirque Royal – une deuxième date a été ajoutée –, le chanteur a publié son premier roman aux éditions Michel Lafon. Intitulé *Les Aveuglés – Le Palais Des murmures*, l'ouvrage se dévoile au rayon science-fiction.

### Le programme de mentorat de Scivias

**Les lianes ontrent on pisto**

Les Lianes est un programme qui accompagne les femmes, les personnes non-binaires, transgenres et a-genrées dans le développement de leur carrière au sein du secteur musical. Le programme est porté par la plateforme Scivias, qui impulse un changement vers plus d'égalité dans le secteur de la musique depuis 2019. Le programme met en relation dix mentoré-es qui souhaitent développer leur carrière et dix mentores expérimentées qui les soutiennent et les guideront dans leur avancée professionnelle, de janvier à mai 2023. En parallèle de cette relation, le programme organise des ateliers collectifs qui offrent aux participant-es des outils concrets pour naviguer dans la filière musicale. Le programme permettra aux mentorées d'acquérir de nouvelles compétences et de pallier le sentiment d'isolement auquel elles font face dans un secteur encore largement masculin. Dans un monde de la musique où le réseau et les liens professionnels sont essentiels, Les Lianes permet à ses participantes de créer une communauté de femmes qui se nourrit de la force

du collectif et s'établit comme un réseau d'entraide indispensable. Un outil très utile pour lutter contre les inégalités professionnelles au sein du secteur de la musique, et contribue à la diversité culturelle et créative de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

### La Croix-Rouge de Belgique

**8 stars internationales et une campagne au profit de l'Ukraine**

Le 24 février, cela faisait douze mois que le conflit ukrainien a débuté. Via une grande campagne de sensibilisation, la Croix-Rouge de Belgique est venue nous rappeler que l'aide reste essentielle pour des millions d'hommes, de femmes et d'enfants restés dans le pays. La Fondation cherche aujourd'hui à attirer l'attention du public sur toutes les victimes du conflit en faisant disparaître des images des clips de Roméo Elvis, Ed Sheeran, Editors, Tame Impala, Years & Years, George Ezra, Rudimental et Twenty One Pilots. Soit huit stars internationales qui ont réalisé un clip en Ukraine avant le début du conflit. Certains lieux, visibles dans ces vidéos, ont été touchés par les affrontements. Nous découvrons donc une toute nouvelle version de ces vidéos : une version sur fond noir, sans décor ni acteur où quelques sous-titres viennent brièvement décrire la scène.

«*La Croix-Rouge est mobilisée depuis un an en Ukraine mais aussi dans tous les pays limitrophes : 17 millions de personnes ont besoin d'un soutien humanitaire*», commente Nancy Ferroni, porte-parole de la Croix-Rouge. Un numéro de compte en lien avec cette campagne de sensibilisation a été lancé sur leur site : [croix-rouge.be](http://croix-rouge.be).



### Dernière tournée pour BRNS

**Fin de l'aventure pour le groupe bruxellois**

Après treize ans d'activisme aux avant-postes du rock indépendant, BRNS débranche les amplis. Le groupe a en effet annoncé les dates de son ultime tournée avec, en apothéose, une dernière prestation aux Nuits Botanique. Tristesse et feux d'artifice... Au-delà des étiquettes et de vaines tentatives de classification, BRNS n'a jamais cessé d'offrir des alternatives. Parti au sprint avec un tube olympique (Mexico), le groupe bruxellois a connu la hype, la vie en van, de grandes tournées européennes aux côtés de Why?, Archive, Lightning Bolt, Peter Kernel, Girls in Hawaii et tant d'autres. BRNS a foulé les scènes de rendez-vous mythiques. L'Olympia, le Zénith de Paris, le Paléo, Les Ardentes, Pukkelpop, Dour Festival, Rock en Seine, Main Square, Great Escape, Eurosonic et même le South by Southwest, au Texas. Des États-Unis à la Russie, de l'Islande à la Finlande, en passant par l'Angleterre, la Suisse ou la Norvège, les tournées de BRNS relevaient de l'abnégation et du jusqu'au-boutisme. Intègre, le groupe belge laisse derrière lui quatre albums, une collection de remixes (DC Salas, Rari...), des collaborations hors des sentiers battus (Ropoporse, Carl Et Les Hommes Boîtes) et des histoires de fêtes à n'en plus finir. La fin de BRNS, c'est un peu comme la retraite anticipée d'Eden Hazard : un mélange de nostalgie, de frustration et de souvenirs impérissables.

### Vers un "statut européen de l'artiste"?

**Une priorité pour le Parlement européen**

Le Parlement européen vient de dévoiler ses priorités en matière de politique culturelle à l'intérieur et au-delà des frontières de l'Union Européenne. Dans ses dossiers prioritaires, le Parlement demande notamment à la Commission de proposer un "statut européen de l'artiste", établissant un cadre commun pour les conditions de travail et des normes minimales pour tous les pays de l'UE. Les États membres devraient également veiller à ce que les indé-

pendants et les travailleurs indépendants, y compris les artistes et les travailleurs culturels, aient accès à la négociation collective, déclarent les députés dans une résolution adoptée par 543 voix pour, 50 contre et 107 abstentions. Les députés demandent également des programmes spécifiques pour aider les jeunes créateurs et innovateurs à se déplacer et à travailler dans toute l'Europe. À l'heure des plateformes de streaming, la question des revenus de droits d'auteur se pose aussi. Les députés demandent à la Commission de veiller à ce que les revenus soient dûment et équitablement répartis entre tous les créateurs, artistes et ayants droit chaque fois qu'un titre est joué sur une plateforme de streaming. «*Même avant la pandémie, de nombreux artistes étaient en difficulté et avaient besoin d'un deuxième revenu pour gagner leur vie décemment*, constate la députée Monica Semedo via un communiqué de presse. *Nous exhortons les États membres et la Commission à prendre des mesures spécifiques pour lutter contre les revenus instables, le travail non rémunéré et la précarité de l'emploi, et pour garantir un revenu minimum aux artistes et aux professionnels de la culture. Nous devons également éviter les charges bureaucratiques, telles que les permis de travail ou les permis pour organiser des festivals et la double imposition pour les artistes travaillant à l'étranger.*» Une prise de conscience qui sonne comme le début d'un vaste chantier...

### 30 ans de rap belge

**Toute l'histoire en deux podcasts**

Deux podcasts consacrés au rap belge (30 ans de rap belge en 2023!) ont apparu sur la toile ces derniers jours. Leurs noms ? Pull Up et OG Story. Le premier est disponible via Facebook ou IG, bref via les RS, et son premier épisode est consacré à James Deano. C'est par ailleurs Kaer (Starflam) qui est aux commandes de ce podcast. Lors de chaque nouvel épisode, il y reçoit un invité qui nous raconte son histoire et sa place dans l'histoire du rap belge. Kaer est accompagné de Céline (Kayogera – CLNK) qui dresse quant à elle le portrait de l'invité. «*Pull Up, le nouveau podcast sur le rap belge raconté par celles et ceux qui l'ont vécu.*» Le second, OG Story, émane quant à lui de la RTBF (Tarmac) et est disponible sur Auvio. Huit épisodes pour retracer «*La success story du rap belge*». Dans le premier épisode, OG Story revient sur les débuts du rap en Belgique et son ascension en compagnie de Benny B, Scylla et Bakari. Des thématiques spécifiques émaillent les différents épisodes : les femmes, la mode, le sample, etc. Autant d'angles pour aborder les spécificités du rap belge et ses actrices en compagnie e.a. de JeanJass, Daddy K ou Geeeko. Ouvrez bien les oreilles !



© BEN DORADO

# album

# hip-hop

# Hamza

## Nouvelle donne

INTERVIEW : NICOLAS CAPART

Publié à la mi-février, la sortie de *Sincèrement* est à n'en pas douter l'un des événements attendus de ce début d'année. Du haut de ses vingt-huit printemps, le rappeur de Bockstael livre ici son meilleur album à ce jour. Le plus écrit aussi. On y découvre un autre visage de Hamza, plus apaisé, presque intime par endroit et en totale maîtrise de son sujet. Un disque signature taillé dans un r'n'b de velours, mais miné de déflagrations et de quelques rencontres au sommet.

Comme elle semble lointaine, l'époque où le jeune Hamza cuisinait *La Sauce* avec ses trois copines et conjuguaît le verbe sale dans le clip du même nom. Quasi dix ans de rimes plus tard, les gardien-nes de la bien-pensance auront bien du mal à trouver de quoi incriminer le dernier album en date du rappeur. Si, des années durant, Hamza s'est longtemps plu à décrire dans ses couplets une réalité et un quotidien dont il était moins acteur que témoin, jamais le Bruxellois n'est apparu aussi en adéquation avec sa musique qu'aujourd'hui.

En phase lorsqu'il se livre et expose ses blessures sur un fil de piano dès l'intro. Quand il promène ses sneakers entre les pistes et se joue des registres (rap, r'n'b, afro, électro) avec une facilité presque arrogante. Ou encore lorsqu'il croise le vers au calme avec Offset, l'un des boss du "rap game" international. Posé, confiant, serein, rieur et égal à lui-même tel qu'il se présenta face à nous ce matin-là. Un gars simple, dans une jolie veste Louis V, sur le point d'enfin occuper le trône qui l'appelle depuis une décennie.

#### Quatre albums, dix ans de carrière. Pas encore vétéran mais assez pour dresser un premier bilan.

Je ne suis pas encore vieux (*rires*) ! Mais je sens que je prends de l'âge... et surtout de l'expérience. J'essaie toujours de m'améliorer. Avec le temps, j'ai gagné en confiance, je suis plus sûr de moi. Il faut éviter de trop réfléchir, revenir à la passion. Aujourd'hui, je me prends moins la tête et je m'amuse à nouveau en studio. Tout va bien dans ma vie. Il s'est passé pas mal de choses depuis *140 bpm* (son précédent projet *drill*, - *ndlr*). Le covid nous a forcés à rester enfermés, il y a eu beaucoup de musique, j'ai pas mal charbonné. J'ai également changé de management. Le temps a filé très vite... Et je me suis marié l'an dernier, "à la maison", sur la Grand-Place de Bruxelles.

Depuis les premières rimes de *Kilogrammes*, votre parcours a connu des hauts et des bas, il y a eu quelques mauvais choix... D'aucuns diraient que vous devriez être plus "gros" aujourd'hui.

Après des débuts totalement en indé, j'ai entamé mon parcours label avec REC118 et l'album *1994* en 2017. En co-prod. Et ça s'est toujours bien passé, même si on a pu se sentir un peu seuls sur le navire à un moment donné. Aujourd'hui, c'est toujours ensemble que l'on publie ce dernier projet. Pour la suite, on verra... Côté management, il y a eu en effet pas mal de changements au fil des années. Mais c'est le destin : tu fais parfois des mauvais choix, tu apprends de tes erreurs... Peut-être que j'aurais pu être plus "gros", je ne sais pas... Finalement, ça fait partie de mon parcours, mon histoire était sûrement écrite comme ça. Il a fallu beaucoup travailler, ça n'a pas été facile de sortir de Bruxelles et de la Belgique. Je suis fier de ce que j'ai réalisé jusqu'à présent et heureux de ce qui m'arrive aujourd'hui. J'ai repris ma boîte solo, avec une nouvelle équipe : Amir (Trez Recordz) et Oz Touch... qui était déjà là à mes débuts en fait. Regroupement familial (*rires*).

Comme le titre l'annonce, *Sincèrement* est un album bien plus personnel que vos précédents travaux.

L'album était quasiment terminé, mais je n'avais pas d'idée de titre. Quand Lucozi, avec qui je travaille, m'a suggéré *Sincèrement*, j'ai tout de suite adhéré. Ça sonnait intimiste et ça collait parfaitement avec l'humeur dans laquelle j'étais au moment de composer tous ces nouveaux morceaux. Et tu rentres immédiatement dans cette ambiance avec le piano de l'intro (*le premier single dévoilé*, - *ndlr*). Il y a eu deux phases d'écriture. Toute la partie plus sombre, les titres introspectifs, ont été réalisés pendant le confinement. Les morceaux plus colorés et rythmés datent de l'été qui a suivi. En écrivant, j'ai laissé ma créativité parler, je me suis beaucoup remis en question et j'ai pas mal réfléchi sur ma vie d'artiste. Je me suis endurci aussi. Donc je raconte plus de choses dans ce disque.

Un disque plus intime, plus écrit, mais aussi bien plus "soft" que certaines rimes passées qui, à l'époque, ont pu choquer certaines oreilles sensibles.

En effet, ce disque est moins corsé on va dire, même s'il reste quelques mots pimentés par ci par là (*rires*). J'ai toujours été un peu lover et beaucoup parlé d'amour. C'est encore le cas aujourd'hui dans pas mal des nouveaux tracks. Mais c'est ma manière d'en parler qui diffère. Le message est clair, direct, les mots sont moins crus... Et il n'y a plus toute cette agressivité, le ton a changé. Faut croire que j'ai gagné en maturité aussi avec l'âge, j'ai vingt-huit ans maintenant (*sourire*).

À plusieurs reprises, vous évoquez également vos addictions, de manière détournée ou frontale comme dans le titre *Codéine 19*.

J'en parle en effet beaucoup dans mes lyrics. Mon problème, c'est que j'ai eu trop facilement tendance à associer certains produits au fait d'être en studio. Tellement que je n'arrivais plus à faire de la musique sans avoir recours à ces trucs. C'était psychologique, car je n'avais pas besoin de ça finalement. Mais j'ai heureusement réussi à m'en défaire dans ma vie de tous les jours.

Le 22 novembre 2023, vous jouerez devant une Accor Arena sold out à Paris. Dès l'annonce, la salle s'est remplie très vite. Vous vous y attendiez ?

Je ne m'y attendais pas, je ne vais pas mentir. Pas à ce que ça aille si vite en tout cas. J'essaie toujours de rester réaliste. Mais Oz et Amir ont fait un gros taf en amont et ça a porté ses fruits. Les différents feat. que j'ai réalisés ont fait monter la sauce progressivement. J'ai eu de la chance avec *Fade Up* aussi, car le morceau a vraiment cartonné et plein de gens m'ont découvert suite à ça... Donc on a rempli l'Accor Arena. J'en suis vraiment fier et j'ai hâte d'y être. Tout comme j'ai hâte de jouer ce disque ici en Belgique (*Hamza sera au Palais 12 le 16 novembre*, - *ndlr*) et en festivals cet été (*aux Ardentes notamment*, - *ndlr*).

Parlons de collaborations justement. Il y a cette rumeur d'album en tandem avec SCH d'abord, puis les invités de marque de *Sincèrement*.

Avec SCH, on s'entend super bien. Et il a été question de réaliser un projet en commun, on avait même commencé... Le morceau *Fade up* devait en faire partie. Mais, finalement, c'est tombé à l'eau. Sur ce disque figure la deuxième partie de *Atasanté* avec Tiakola. C'est un mec que j'adore, aussi bien humainement que musicalement, j'essaie de le capter chaque fois que je suis sur Paris et il fait de même quand il passe à Bruxelles. Il m'a invité sur son dernier album et je voulais vraiment lui rendre la pareille. On s'entend super bien dans le boulot, on a les mêmes automatismes en studio et on est efficaces en duo.

Il y a l'incontournable collaboration avec Damso, plutôt surprenante cette fois.

Avec Damso, on se connaît depuis très longtemps et nous nous sommes souvent retrouvés ensemble en studio. Lui et moi, on aime s'aventurer dans des trucs différents, on adore prendre les gens à contre-pied et, surtout, on n'avait pas envie de livrer le morceau rappé auquel tout le monde s'attendait. Ponko nous a fait écouter des sons en studio et on a décidé de reprendre le titre *Lady* de Modjo. En mode club.

Enfin, au rayon international, il y a un titre avec CKay et l'énorme duo avec... Offset. Comment cette collaboration a pu voir le jour ?

J'étais dans le sud pour bosser et mon équipe a reçu un coup de fil. Offset était en France pour la Fashion Week, quelqu'un lui avait parlé de moi et il avait envie de partager une session. J'ai directement pris un avion pour Paris. La rencontre s'est



© BEN DOKADO

faite dans un studio et le courant est vite passé entre nous. On s'est posé, je lui ai fait écouter des sons et il a kiffé. Ensuite, il est entré dans la cabine pour poser. C'était super impressionnant de l'observer travailler. Ces gars d'Atlanta ne procèdent pas du tout comme nous pour enregistrer, ils y vont à l'impro. Offset a écouté l'instru une fois et il est parti directement en freestyle au micro. Sans rien écrire au préalable. Ensuite, il gardait ou supprimait des lignes au fil des prises jusqu'à avoir ses couplets. Je n'avais jamais vu ça.

Cela donne *Sadio*, un hit en puissance en forme de clin d'œil au buteur sénégalais. La référence footballistique, ça reste un passage obligé dans le rap ?

Obligé non, mais moi je n'hésite jamais, parce que j'adore ça. Je crois que j'aime le foot autant que j'aime le rap. J'ai regardé la Coupe du Monde, j'ai vu des matches de dingue... J'étais déçu pour la Belgique, je les voyais aller un peu plus loin, mais j'étais forcément heureux et fier du parcours des Marocains. C'est dommage les débordements dans la foulée. Dommage aussi que le mauvais comportement d'une poignée provoque des jugements généralisés. Et que certains mal intentionnés s'en servent ensuite à de fins politiques... Mais ce n'est pas neuf. Perso, je soutiens le Barça. Mais j'adore Sadio Mané, c'est un joueur incroyable. J'espère qu'il entendra le morceau.

Y a-t-il des choses que vous voudriez encore réaliser avant de raccrocher les crampons ?

Il y a plusieurs featurings que j'aimerais bien enregistrer un jour. Une collaboration avec Drake par exemple, ce serait fort. Puis, j'aimerais bien faire une tournée internationale surtout, car c'est quelque chose que je n'ai jamais fait. J'ai joué en Belgique, en France, en Suisse, mais j'adorerais tourner aux États-Unis ou même en Afrique. Les plateformes rendent ce genre d'objectif possible aujourd'hui. Mais à part ça, je vis au jour le jour, et je sais que d'autres opportunités se présenteront.

## Hamza *Sincèrement*

RECHS / Trez Records



Quitte à être sincère, autant l'avouer d'entrée : cet Hamza-là nous avait manqué. Pas le Sauce God roi du dancefloor qui flambe du Hennessy dans le sud avec son pote SCH (cfr. *Fade Up*)... Même s'il ressurgit ici sur *Nocif* ou *I Love U*. Pas non plus le MC qui sévit dans les ruelles sombres où résonnaient il y a deux ans les bombes drill de l'implacable *140 BPM 2*... Malgré un semblant de rechute sur *Codéine 19*. Non, celui que l'on retrouve aujourd'hui, c'est le Hamza de *Paradise*, celui de la mixtape *1994* ou du génial morceau *Life*. Et il célèbre son grand retour au pays du R'n'B. Un genre dans lequel le rappeur bruxellois excelle, mais qui ne suffit pas à définir la richesse de cette nouvelle plaque de haut vol. *Sincèrement* est bavard, dense, éclectique et d'une cohérence à l'épreuve des balles. Le gamin

de Bockstael a parcouru bien du chemin et il avait beaucoup à dire. Un disque qui respire l'amour, à l'instar de *Only U* ou de *Ma Réalité* (et son clin d'œil au *I Need a Girl* d'Usher & Diddy). Peut-être est-ce la bague qu'il porte désormais autour du doigt qui fait ça...

Au rayon production, on retrouve les habitués (Ponko, Prinzly) mais aussi les très inspirés Lucozi, Kosei ou encore Guapo du Soleil. Côté collaborations, on croise Damso, le Nigérian CKay, le toujours excellent Tiakola ou encore l'Américain Offset pour un *Sadio* épique qui devrait résonner cet été. Enfin, pour conclure ce sans-faute, citons encore *Free YSL* et surtout l'incroyable *Tsunami*, hymne en puissance et peut-être titre le plus efficace du meilleur album de Hamza. — NC



# album

# solo

©CLT

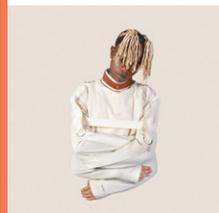
# YellowStraps

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Après dix années de hobby au plus haut niveau, YellowStraps passe en mode pro. Métamorphosé, le projet repose désormais sur les épaules du seul Yvan Murenzi. En solo, mais pas esseulé, le chanteur embarque Sofiane Pamart, Sam Wise, Blu Samu, Swing et Roméo Elvis sur un premier album épris de néo-soul et de modernité.

Intercepté le jour de la sortie officielle de *Tentacle*, le premier album de YellowStraps, Yvan Murenzi laisse parler ses émotions. « Je suis aussi excité que stressé, dit-il. J'ai toujours idéalisé le format album. Pour moi, c'est un peu l'objet de tous les désirs. Je traverse donc cette journée avec la certitude de vivre un moment important. » Voilà désormais dix ans que YellowStraps explore les frontières qui séparent la pop urbaine des contre-allées soul-jazz. Parti de Braine-l'Alleud avec une cargaison de mélodies moelleuses, le duo – composé par le guitariste Alban Murenzi et son frère Yvan – fait d'abord étape chez Le Motel le temps d'un disque collaboratif, puis se dirige vers Bruxelles. Dans la capitale, le groupe se lie d'amitié avec Roméo Elvis et les garçons de L'Or du Commun. À force de voir leurs camarades s'imposer sur les scènes d'ici et d'ailleurs, les Murenzi remettent bientôt en question leur statut d'amateur. « Avec Alban, nous avons toujours envisagé la musique comme un hobby. À un moment, toutefois, nous avons évoqué la possibilité de nous professionnaliser. C'est là que notre mécanique s'est grippée... Parce qu'il y a une énorme différence entre composer pour le plaisir et vivre de ses chansons. Quand un passe-temps devient un travail, il s'assortit de multiples obligations contractuelles. Alban s'est senti décontenancé par toutes les contraintes imposées par le métier. »

YellowStraps  
*Tentacle*  
Polydor / Universal



## Au revoir et Merci

Après avoir signé deux EP et affolé les algorithmes YouTube avec une session COLORS largement plébiscitée par le public (plus d'un million de vues), YellowStraps se met à confondre crise sanitaire et malaise identitaire. « Dès les premiers jours du confinement, nous avons lancé le projet Yellockdown : une série de morceaux composés, à distance, en compagnie de Primero, Lord Esperanza, Blackwave, Swing ou Nelick. D'un point de vue artistique, ce projet était une véritable bouée de sauvetage. À la fin, nous avons rassemblé toutes ces collaborations sur une mixtape. Dans notre esprit, cette sortie marquait la fin du confinement et le début d'un nouveau chapitre. Mais la crise sanitaire s'est prolongée... » Le moral dans les chaussettes, un peu démobilisé, le groupe sombre alors dans une période de doutes et de remises en question.

Au printemps 2021, un alignement des agendas réunit les frères Murenzi en studio aux côtés de Swing et Roméo Elvis. En une journée, totalement improvisée, ils enregistrent *Merci*. Sans le savoir, Alban et Yvan signent là leur dernier morceau ensemble. Loin des frasques des frères Gallagher, les Murenzi se quittent sans bagarre ni coup de boule. « Alban a entamé un processus de reconversion professionnelle. Il a d'abord travaillé dans la compta. Désormais, il s'investit dans l'événementiel. J'ai pris son départ comme un signe du destin. »

## Yvan Murenzi

« Il y a une énorme différence entre composer pour le plaisir et vivre de ses chansons. »

## Gros cœur

Si Yvan Murenzi est désormais le seul pilote à bord de YellowStraps, de nombreux passagers l'accompagnent sur le trip *Tentacle*. Roméo Elvis et Swing, notamment, prolongent le remerciement (*Merci*), tandis que la copine Blu Samu glisse sa voix d'ange dans les couplets de *Writer's Block*. Sur *Flowin*, le chanteur atteint un sommet aux côtés du rappeur Sam Wise, taulier de House of Pharaohs, collectif londonien autrefois chaperonné par Frank Ocean. Invité vedette, le pianiste Sofiane Pamart vient, lui aussi, prêter main forte à YellowStraps sur l'un des morceaux les plus osés de l'album. Dans *Blue*, Yvan Murenzi sort en effet de sa zone de confort en cumulant les expériences inédites. « Jusqu'ici, je m'étais toujours interdit d'utiliser de l'Auto-Tune et de chanter en français. Dans ce titre, je fais les deux d'un coup. Je me lâche complètement. » Dans un registre néo-soul maîtrisé et parfaitement assumé, l'artiste belge se faufile à travers des failles sentimentales et plonge dans le grand labyrinthe de l'amour. « Toutes les chansons tournent autour de la complexité des relations amoureuses », dit-il. Parti présenter ses nouveaux morceaux à l'étranger, YellowStraps s'est notamment produit à Seoul, Paris, Berlin, Amsterdam, Barcelone, mais aussi à Montréal ou au Montreux Jazz Festival. De quoi valider le plan de vol d'Yvan Murenzi : ses histoires de cœur lui valent désormais des marques d'affection aux quatre coins du monde.



# album

# bedroom-pop

© DIEGO MITRUGNO

## Arno Saari

TEXTE : DIANE THEUNISSEN

Niché entre les quatre murs de son appartement, Arno Saari relance la machine et débarque en solo avec un premier projet dont la dualité nous attend à chaque tournant.

Romantique jusque dans les tripes, ce gars-là a toujours eu la musique dans la peau. Après plusieurs années passées aux commandes du trio électro-pop ULYSSE, le chanteur et multi-instrumentiste reprend la route en solo avec *Airbag*, un EP de sept titres concoctés à la lueur d'une Fender Jazzmaster, d'une carte son et d'un clavier MIDI. « C'est un projet très bedroom dans l'approche. Même les voix, je les ai enregistrées dans une pièce fermée, l'ordi posé sur la machine à laver », confesse l'artiste, le regard rieur. Une recette qui renforce l'aspect intimiste de son projet, porté par des paroles tantôt limpides et truffées de références pop culture, tantôt métaphoriques et plus distantes. « Je ne sais pas si c'est dû à l'usage du français ou au moment où je les ai écrits, mais j'ai l'impression que mes morceaux sont très personnels, peut-être même plus que ce que j'aurais voulu. »

Une musique bedroom, certes, mais pas uniquement. Entre King Krule, David Bowie, Tame Impala, Steve Lacy ou encore Daft Punk et The Strokes, les superstars qui

forment l'identité de ce véritable touche-à-tout sont multiples et apportent chacune leur pierre à l'édifice. « J'entends énormément de trucs, ce qui fait que je pars un peu dans tous les sens. Le challenge, c'est de réussir à recentrer tout ça dans quelque chose de cohérent, qui m'appartienne un peu ». Pari réussi pour Arno Saari : tout comme celle de ses idoles, sa musique oscille entre prods ultra ficelées et humaine subtilité. « Je peux être inspiré par des blockbusters ou des projets musicaux qui prennent beaucoup d'espace. Deux jours après, je vais voir un truc super simple, sans artifice, et ça va me parler », ajoute-t-il en citant un certain Kanye. Tandis que *La Drache* nous offre un spectacle instrumental subjuguant, certains morceaux comme *Dimanche* et *Tellement* nous ramènent à l'essentiel et donnent de l'espace aux mots, nouveau terrain de jeu de cet artiste en pleine éclosion.

Via le prisme de l'adolescence, des premiers bourgeois amoureux ou encore du spleen de fin de semaine, Arno Saari aborde tous les sujets qui touchent. Une chose est sûre, ça fait mouche.



# EP

# pop

© DR

## RORI

TEXTE : LUC LORFÈVRE

Révélation 2022 avec son single *Docteur*, la jeune Hannutoise se libère sur *Ma Saison En Enfer*, premier EP thérapeutique qui casse les codes de la pop.

Déjà repérée en 2015 sous son vrai prénom – Camille – dans le trio Beffroi, RORI s'est affirmée en solo l'année dernière avec *Docteur*, neuvième chanson la plus diffusée sur les radios francophones qui, sous ses gimmicks pop, soulevait des questions générationnelles. Bien entourée (elle est signée sur la major Warner et l'agence indépendante de booking Green Revolver l'a placée dans les plus gros festivals généralistes l'été prochain), la jeune femme poursuit sur sa lancée avec *Ma Saison en Enfer*, son premier EP. « Le titre de mon EP s'inspire du recueil de poèmes d'Arthur Rimbaud *Une Saison en Enfer*. Il s'est imposé de lui-même. Non seulement je l'évoque dans la plage d'ouverture *Ma Place*, mais les quatre morceaux proposés se rattachent d'une manière ou d'une autre à une période sombre que j'ai traversée durant mon enfance et mon adolescence. La musique et l'écriture m'ont permis d'évacuer ces moments difficiles et de mesurer le chemin parcouru. Cet EP, c'est aussi une manière de dire que je passe à autre chose. Avec *Beffroi* et au début de mon aventure solo, je chantais en anglais.

Ici, tout est interprété en français. *Je ne me cache plus.* » Dans les paroles de la chanson *Ma Place*, RORI revient sur cette quête de confiance. La narratrice se plaint de ne « pas avoir les codes ». Elle se sent fragilisée par les regards extérieurs mais se sent désormais prête à lutter « dans un monde qui s'enflamme ». « C'est 100% autobiographique mais je me rends compte que de nombreux jeunes passent aussi par là. Ce phénomène d'anxiété a toujours existé mais il est devenu moins tabou d'en parler aujourd'hui, notamment au travers des réseaux sociaux. » RORI reconnaît qu'il y a beaucoup de dualité en elle. Timide et plutôt casanière dans la vie de tous les jours (« Je ne bois pas, je ne fume pas, je ne sors pas, je suis la fille la plus ennuyante qui existe »), elle pétille sur scène et insuffle une belle énergie rock à son projet. « Même si je suis consciente que c'est moins dans l'air du temps, j'avais envie d'une guitare électrique en live et sur le EP », explique celle qui a écouté en boucle les *Babyshambles*, *Nirvana* et le *Tranquility Bass Hotel & Casino* des *Arctic Monkeys*. Vous l'entendrez et la verrez beaucoup ces prochains mois.



# album

# pop

©MA GUEULE STUDIO

# Oberbaum

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Longtemps cachée derrière les chansons des autres, Lucie Rezsöhazy s'émancipe pour donner corps au premier album d'Oberbaum. Une perle de pop indépendante.

C'est le regard confiant et tourné vers l'avenir que Lucie Rezsöhazy pose sur la pochette du premier album d'Oberbaum. En onze morceaux, fredonnés en anglais et, tous, surlignés par quelques notes de piano, la chanteuse dévoile son espace d'expression : un lieu convivial et éthéré, baigné d'une luminosité mélancolique. « *Je suis une grande nostalgique, confie-t-elle. Mais mon spleen est plutôt joyeux.* » D'entrée de jeu, le morceau *The Absence Of Misery* donne le ton et le titre à l'album. « *Cette chanson cristallise l'état d'expression dans lequel j'étais quand j'ai composé le disque. Je n'avais de dissiper mes doutes et mes angoisses, d'apprendre à me faire confiance, à trouver du plaisir dans l'écriture.* » Originnaire de Jodoigne, Lucie Rezsöhazy a grandi au contact de la musique. « *J'ai suivi un itinéraire classique. Qui passe par le solfège, le piano et la harpe. Je me suis aussi initiée au jazz et à l'improvisation.* » Traductrice de formation, la musicienne entame un séjour linguistique à Berlin. « *Au départ, je devais y rester douze mois. Finalement, j'y ai passé huit ans de ma vie...* »

De retour en Belgique, elle reprend goût au piano au contact d'un certain Dorian Dumont, musicien connu pour son travail avec le groupe ECHT! et pour ses relectures atypiques des œuvres d'Aphex Twin. « *Sur ses encouragements, j'ai envisagé la possibilité de jouer avec d'autres personnes.* » Au même moment, la musicienne croise la route du multi-instrumentiste Fabrice Detry (Austin Lace, Endz) qui l'invite à rejoindre l'aventure Fabiola. Quelques mois plus tard, elle met également son savoir-faire au service des chansons de Condore. Investie dans ces deux projets, Lucie Rezsöhazy prend, peu à peu, conscience de ses propres envies d'évasion. Clin d'œil à son périple berlinois, le pont d'Oberbaum lui offre alors un nom de scène profilé pour franchir le pas. Enregistré aux côtés du bassiste Aurélien Auchain (Mountain Bike), finalisé en compagnie de Remy Lebbos (Glass Museum, Nicolas Michaux), *The Absence Of Misery* se faufille aujourd'hui dans l'actualité, en douce, sur la pointe des pieds. Mais qu'on ne s'y trompe pas. Il s'agit là d'un beau coup d'essai.



# double-album

# minimaliste

©THOMAS JEAN HENRI

# Sylvain Chauveau

TEXTE : JEAN-MARC PANIS

Avec *L'Effet Rebond*, le Bruxellois d'adoption sort un disque dans lequel mélodies, textures et répétitions écartent des rideaux. Ce qu'ils révèlent vaut le détour.

Il est capable de produire une pièce de sept ans (oui, vous avez bien lu) ou des morceaux de quelques secondes, de reprendre Depeche Mode avec l'Ensemble Nocturne ou de composer des musiques de films. Dire que Sylvain Chauveau est un musicien libre relève du doux euphémisme. Son nouveau disque est accompagné d'un double dont il a confié, à son ami compositeur Pierre-Yves Macé, un versant en miroir. Un même titre et deux versions : une *Silicium* pour Chauveau, et une *Iridium* pour Macé. Chauveau a mis trois ans à mettre au monde cette compilation de morceaux, économes en esbroufe mais riches en sensations et qui offrent, à qui veut bien les écouter, une palette d'émotions et de voyages. Un piano, une guitare, des bruits, des voix, qui parfois se font bribes, et des titres, souvent acronymes énigmatiques, sont autant de balises dans un jeu de piste "jouette", qui nous emmène à travers les paysages d'un artiste en perpétuel mouvement : « *Depuis tout petit, ce que j'adore, c'est la répétition. Répéter et varier... Je me suis enfin accordé le luxe de le faire,*

*je suis vieux, j'ai le droit (rires). J'ai compris que ce qui m'intéresse vraiment, c'est le son, la douceur du timbre et une forme de dépouillement.*

Chez lui, dépouillé ne veut jamais dire chiche. Enrichi par la voix d'un Américain touche-à-tout (Peter Broderick), les bidouillages électroniques du vieux briscard Néerlandais (Rickert Zuiderveld), les apports d'un plasticien (Rainier Lericolais), les sons voyageurs d'une performeuse (Lucille Calmel) ou les guitares d'un prodige Néerlandais (Romke Kleefstra), le disque, sorti sur l'exigeant label belge Sub Rosa, habille la pièce de qui l'écoute d'un élégant mobilier, tout en l'invitant à quitter le bâtiment pour une excursion pleine de surprises. Bien que son travail soit loué et son nom "drop-pé" par The Guardian ou Les Inrocks, Sylvain Chauveau sait qu'il ne va pas devenir une star : « *À chaque album, j'espère faire un truc fantastique, énorme, colossal... Je cherche à chaque fois le chef-d'œuvre. Évidemment je n'y arrive jamais, sinon, vous le sauriez déjà.* » Peut-être mais on s'en fiche, tant on a envie de le suivre.



©MATGOL

# EP

# rock-indie

# Annabel Lee

INTERVIEW : LUC LORFÈVRE

Trois ans après *Let The Kid Go*, dont la trajectoire avait été freinée par la pandémie, le trio bruxellois élargit son point de vue sur *Drift*. Entre questionnement et lâcher-prise, Annabel Lee met en avant les guitares garage, affiche sa mélancolie post-Covid et prend la température du moment présent. Explications avec Audrey Marot, chanteuse, guitariste et parolière.

Votre premier album *Let The Kid Go* est paru en mars 2020, quelques jours avant la mise sous cloche de la culture à cause de la pandémie. Comment avez-vous surmonté cette épreuve ?

L'album venait de sortir, nous avions quelques dates en France et la perspective de jouer l'été dans des festivals qui nous tenaient à cœur, comme le Dour Festival. Et puis tout s'est écroulé. Je ne vais pas mentir : nous avons accusé le coup. Nous étions complètement paumés. Il y a eu beaucoup de remises en question au sein du groupe et puis on s'est dit : « Essayons de faire ce que nous faisons le mieux : de la musique ». Nous nous sommes donc revus en mode chill, sans la moindre pression, l'échéance d'un concert ou d'une sortie de disque. Nous sortions nos instruments, on buvait un verre de vin, on se lançait dans une jam, on rigolait. Parfois nous arrêtons très vite de jouer, à d'autres moments, ça se prolongeait jusqu'au bout de la nuit. Ça nous a fait un bien fou. Pas mal de morceaux qui figurent sur notre nouvel album *Drift* viennent de cette période.

La plupart des chansons de *Let The Kid Go* évoquaient des relations, fictives ou non, entre partenaires. Sur *Drift*, c'est le monde extérieur que vous observez.

Mon écriture a évolué. Beaucoup de textes sont venus pendant le Covid, une période assez bizarre pour tout le monde. Cela explique peut-être le côté mélancolique et sombre de certains morceaux. Il y a eu aussi du changement dans ma vie privée. Pendant des années, je me suis trouvée au cœur de relations sentimentales houleuses et j'écrivais là-dessus. Au début de la pandémie, j'ai découvert l'amour. Je vis désormais en couple, je suis heureuse sur un plan privé et affectif. Quand tout se passe bien dans ta vie, tu ressens moins le besoin de raconter tes petites histoires et tu regardes alors ce qui passe autour de toi pour trouver de nouvelles inspirations.

*Drift* a été réalisé en trois étapes au studio The Apiary, en France, par Amaury Sauvé (It It Anita, Birds In Row...). Quelle était la ligne directrice ?

Avant l'enregistrement et le mixage final, il y a eu une importante phase de préproduction qui nous a permis d'amener les chansons encore plus loin. Amaury Sauvé impose cette méthode pour chacune de ses collaborations. Il prend soin de décortiquer chaque morceau avec le groupe. C'était la première fois que nous travaillions de la sorte avec un producteur. Ça nous a permis de nous rendre compte que nous n'étions pas encore prêts. On a encore bossé deux mois avant d'enregistrer. Nous avons des schémas pour chaque composition, avec des repères, des mots-clés, des indications techniques, des remarques... Le moment du morceau où je devais pousser la voix "comme Liam Gallagher dans un stade" et pas comme "si je chantais seule dans ma chambre". Le passage où la guitare devait sonner "folk", celui où nous pouvions "tout faire péter"... Il y a eu beaucoup de brainstorming mais le résultat est là. Au final, *Drift* est plus abouti, plus travaillé et plus diversifié que *Let The Kid Go* mais il est aussi plus proche de l'auditeur. Dans le communiqué envoyé aux médias, on dit que « chaque chanson est comme un instantané. Lorsque vous assemblerez tout cela, vous vous sentirez comme le quatrième membre d'Annabel Lee ».

Vous signez seule tous les textes des chansons. Vous discutez des thématiques entre vous ?

Oui, ça aide pour mieux capter l'atmosphère du morceau et y mettre les bonnes couleurs. Prenez *By The Sea*. A priori, un titre comme celui-là pourrait exprimer l'idée de partir au bord de l'eau avec tout ce que cela sous-entend habituellement : le soleil, les vacances, la baignade. Alors que moi, quand je pense "By The Sea", c'est la mer du Nord en pleine semaine au



©MATGOL

mois de novembre, dans la grisaille, seule sur la plage, avec un imper jaune et le vent dans la tronche...

**Qu'est-ce qui a été le plus difficile durant l'enregistrement ?**

Les voix. Amaury Sauvé est hyper perfectionniste. Il m'a poussée dans mes derniers retranchements et parfois même bien au-delà quand c'était nécessaire. Il m'est arrivé de chialer. J'ai dû prendre sur moi, mais j'ai adoré. Si on doit refaire un disque, ce sera à nouveau avec lui.

**La formule trio, c'est ce qui convient le mieux pour la musique que vous faites ?**

Je crois qu'effectivement la formule trio nous tire vers le haut, Vankou (*Jérôme "Vankou" Damien, basse, - ndlr*), Hugo (*Hugo Claudel, batterie, - ndlr*) et moi. On s'est beaucoup cherché au début. Avec un quatrième membre dans le groupe qui jouait de la guitare, je pouvais me reposer, me limiter au minimum.   trois, j'ai dû ajouter un second ampli, des pédales d'effet, améliorer mon jeu. Je ne peux plus me cacher, je dois assumer que je suis devant avec le chant et la guitare. Si je me plante, c'est tout le groupe qui se plante, ça se voit et ça s'entend.

**Le stress avant de monter sur scène est toujours là ?**

Oui, et il sera toujours là. Ce n'est pas le risque d'un pépin technique qui me rend comme ça, c'est le regard des autres.  a tient aussi inconsciemment du cliché "gonzesse qui joue de la guitare". J'ai l'impression de devoir faire davantage mes preuves, au niveau maîtrise. Le plus dur, ce sont les show-cases. Imaginer au fond de la salle les journalistes et les tourneurs qui sont habitués à voir des dizaines de concerts,  a me t tanise. Généralement, je demande à mon booker Damien de ne pas me dire quand il y a des pros dans la salle.

**  ses débuts, le groupe Annabel Lee a été rattaché par certains médias à la scène "riot grrrrl", ce mouvement du rock alternatif aux idées féministes ayant émergé au début des années 90.**

**Vous vous en êtes éloigné-es...**

Au lancement du projet, les gens pensaient qu'Annabel Lee, c'était moi. Une seule fille. Je peux comprendre. Quand je d barquais avec mon mini-short, ma guitare électrique et ma dream pop à fortes influences nineties, le raccourci était facile. C'était mon projet, mes chansons, c'est moi qui répondais aux interviews. Il faut ajouter que j'étais jeune et célibataire. Annabel Lee était ma première expérience artistique. Je voulais plaire et me distinguer. Le truc, c'est que je n'ai jamais

aimé être en avant et faire un projet solo. Nous avons beaucoup travaillé, notamment au niveau des photos et des clips, pour faire comprendre que nous étions un groupe de rock.

**Est-ce qu'il y a eu des étapes symboliques qui vous permettent de mesurer le chemin parcouru depuis votre premier EP *Wallflowers* en 2017 ?**

Oui. C'est marrant que vous me posiez la question car je me rends compte que j'avais pensé très tôt à ce truc d'étapes. Quand j'ai commencé le groupe, j'ai effet dressé une liste des choses que j'aimerais atteindre. Je rêvais notamment de jouer au Botanique et on y a joué à six reprises déjà, chaque fois dans des atmosphères différentes. J'avais aussi inscrit le Dour Festival dans ma wishlist et on y a été programmé en 2020. J'espérais également que le groupe soit photographié par Olivier Donnet (*photographe indépendant qui collabore au Focus Vif, auteur de la série One Minute After, - ndlr*) dont j'ai toujours apprécié le travail et ça s'est fait. J'avais point  Les Inrocks et on vient de se produire à la Boule Noire,   Paris, dans une soirée organisée par l'hebdo français. Tout ça tenait du fant sme adolescent mais ça s'est réalisé.   chaque fois, j'ai pris ça comme une petite victoire.

**Avez-vous enregistré *Drift* pour les mêmes raisons que *Let The Kid Go* ?**

Non, *Let The Kid Go* est formé de chansons que j'avais composées seule et qui se trouvaient sur un disque dur de mon ordi. Un jour, j'ai voulu les faire partager. J'avais envie de jouer partout, en faire mon métier. Maintenant j'ai un boulot à temps plein, j'ai une vie privée. La musique reste une passion mais je suis plus dans le plaisir. Je suis très fière des chansons, de mon groupe et de ce qui nous arrive. On a pris un booker en France, un autre en Suisse, une attachée de presse pour la Flandre, on se professionnalise et on se donne les moyens pour faire développer le projet, mais je sais que j'ai autre chose à côté.

## Annabel Lee *Drift*

Humpty Dumpty Records





# collectif

# hors-caso

©CYPRIEN LEPOIVRE

# Neptunian Maximalism

TEXTE : DIDIER STIERS

Nous sommes prêts à vous le parier : en Belgique, il n'y a pas deux formations comme celle qu'emmène le Franco-Saint-Gillois Guillaume Cazalet. Qui mélange drone, métal, doom, rock psyché, transe, free jazz, impro et aspirations cosmiques ?

**F**enêtres étroites, cage d'escalier itou et tout en virages serrés : on se demande comment Guillaume Cazalet a bien pu trimballer ses meubles et surtout son matériel jusque tout en haut de cet immeuble de la chaussée d'Alsemberg ! Le fait est... qu'il l'a fait, le musicien originaire du Grau-du-Roi en Camargue, lui qui n'a jamais cessé de multiplier les expériences musicales depuis ses six ans à l'école de musique. À la trompette alors qu'il rêvait de guitare électrique ! Pour l'heure, Guillaume Cazalet s'est lancé dans l'exploration de la musique indienne, qu'il apprend et pratique maintenant régulièrement. « J'en ai fait pendant le Covid, tout seul grâce à Internet, nous raconte-t-il. Et des syllabus de la Sangit Academy de Bruxelles. Là, j'ai commencé à prendre des cours en ligne via la Darbar Academy. Darbar, c'est le gros festival de musique indienne qui a lieu chaque année au Barbican Center à Londres. Je prends des cours de sitar, de chant... » Histoire de ramener ça dans la musique de Neptunian Maximalism ? « On est déjà en train de le faire en ce moment à huit : la moitié de notre

set live actuellement, c'est "Raga Marwa", un raga de la musique indienne. Et ce que ça amène est assez intéressant : on le joue à notre façon, c'est-à-dire que ça sonne drone, métal, jazz, mais j'essaie de faire en sorte que les règles et les modalités soient le plus possible celles de la musique indienne. »

« À huit ? Vous avez bien lu ! C'est aussi par son line up que Neptunian Maximalism sort de l'ordinaire. Tout a démarré pour Guillaume avec Jean-Jacques Duerinckx (Ze Zorgs), le saxophoniste... « À la base, c'était des petites performances, un peu de recherche, d'improvisation, entre drone metal et saxophone. En mars 2018, j'ai eu envie de booker une résidence avec d'autres musiciens, des batteurs pour essayer d'y intégrer l'élément rythmique... » Un concours de circonstances fait alors que deux batteurs débarquent en même temps : Sébastien Schmit, de K Branding, et Pierre Arese. « La base, c'est de pratiquer une musique jusqu'au-boutiste, sans compromis, et de faire émerger une idée artistique. Il faut adapter le line up à l'intention que tu veux donner et pas l'inverse. » On est donc ici face à un collectif plutôt qu'à un groupe au sens habituel du terme.

**Guillaume Cazalet**

« C'est toujours un peu dur à expliquer en deux mots mais on ne peut pas lutter contre les étiquettes. »

Les trois mois qui ont suivi cette résidence seront consacrés à un gros travail sur cette musique évidemment enregistrée. Un travail d'arrangement, de recherche dans le traitement sonore, de post-production, de manière à arriver à quelque chose qu'on puisse avoir envie de réécouter. « L'innovation ou la recherche musicale, c'est bien, mais on est aussi intéressé par une oeuvre en tant que telle. Et là, je me disais qu'on touchait à quelque chose de singulier et que ça ne devait pas rester coincé dans mon disque dur. » But final : obtenir un résultat surréaliste... à vivre sur Eons, un triple album ! « Comme si tu faisais un trip ou que tu avais pris de l'ayahuasca. Comme ces expériences particulières qu'on vit parfois avec une drogue, dans une transe, avec de l'hyperventilation, la méditation, quand on a cette sensation des oreilles qui se bouchent et des sons qui apparaissent différemment avant de revenir à la réalité. »

En parallèle de cette formation à huit, NNMM, ce sont aussi des formules plus réduites, les Arkestra. « On a déjà fait quelques concerts à cinq ou six, en version drone sans batterie... En avril, on envisage aussi de mener de nouvelles recherches en résidence, en faisant intervenir d'autres musiciens. » En tout cas, ce n'est pas demain la veille qu'on arrivera à coller une étiquette sur tout ce qui est déjà sorti de ces expériences ! « C'est toujours un peu dur à expliquer en deux mots, admet Guillaume Cazalet, mais on ne peut pas lutter contre les étiquettes. Alors on fait avec. Et blague à part : on est par exemple très content de jouer dans des festivals de jazz. En vrai, on vit tous ça comme une, entre guillemets, consécration. »



# album

# jazz&more

©ALEXANDER POPELIER

# Aka Moon

TEXTE : JACQUES PROUVOST

Que n'a-t-on pas encore dit à propos d'Aka Moon et de son dernier album – le 24<sup>e</sup> en trente ans – *Quality Of Joy*? Un album qui marque sans doute une nouvelle étape dans la recherche musicale constante du trio. 14 invités triés sur le volet ont travaillé d'arrache-pied pour sortir, une fois de plus, des sentiers battus. Résultat : un album brillant, fluide et radieux. Rencontre avec Fabrizio Cassol.

Ce qui surprend toujours à l'écoute d'un nouvel opus du trio belge, c'est la fraîcheur, le renouvellement perpétuel des idées et les nouvelles perspectives qu'elles nous offrent. Infatigable et stakhanoviste, Fabrizio Cassol, saxophoniste et principal compositeur du groupe, entraîne à nouveau ses acolytes (le bassiste Michel Hatzigeorgiou et le batteur Stéphane Galland), qui ne demandent que cela, sur de nouveaux chemins, de nouveaux sons et de nouvelles fréquences. Lorsqu'on demande à Fabrizio ce qui a changé entre le premier et le dernier album du groupe, il répond aussitôt : « L'époque. Dans les années nonante, on était occidental-centrés. Il y avait peu d'accès à la musique venue d'ailleurs. Il y avait le jazz américain, le free, la fusion, mais hors de ces axes-là, au niveau richesse rythmique, c'était plutôt limité. On s'est intéressé aux polyrythmies et ce qui était visionnaire est devenu courant. Mais si on a accès à plein d'infos via YouTube et autres aujourd'hui,

cela ne remplacera jamais le fait de ressentir les vibrations sur place. J'ai fait plus de cent voyages en Afrique, et plus de quarante en Inde – et ailleurs – et pour moi c'est fondamental ».

Confronté à la pandémie, comme tout le monde, et empêché de voyager autant qu'il ne l'aurait voulu, Fabrizio s'exile plus de cinq mois à la Fondation Camargo à Cassis où il fait régulièrement des "retraites musicales" comme pour *I Silenti*, *Requiem pour L* ou actuellement *Othello* avec Brett Bailey. Là-bas, il ne se contente pas de composer pour Aka Moon, il retravaille aussi sa technique au saxophone. Il est obsédé par des fréquences et micro tonalités qu'il n'arrive pas toujours à obtenir.

« Quand on est au Maroc, en Syrie, en Irak ou en Égypte, on est focalisé sur une fréquence, une intonation. On s'en approche mais on n'y arrive jamais. Du coup, dans plein de projets, je jouais de moins en moins. Concevoir la musique, la penser et l'écouter me donnait plus de liberté et de satisfaction que de la jouer. D'où un travail de lutherie avec Xavier Hoffait et une reprise à zéro de ma technique à l'alto, dix heures par jour. »

**Fabrizio Cassol**

« Si on ne capte pas les vibrations de son temps on est mort. »

Et Fabrizio, plus passionné que jamais et intarissable, explique comment et pourquoi il divise l'octave par vingt-quatre, les demi-tons par cinq, la quarte par trois. Il compare cela aux artères, aux vaisseaux sanguins et aux veines qui amènent aux capillaires. « Quand tu acquies la technique, ces vibrations commencent à s'agiter et à s'ouvrir. C'est du vécu. Cela sort par le souffle et pas par la composition. C'est ce que j'appelle des bulles de mémoires. » Ces bulles, ce sont aussi des références littéraires, aux engagements sociaux et politiques forts, tels ceux d'Edgar Morin, Toni Morrison, Elsa Dorlin ou encore Anne Dufourmentelle. « Tout aide à la composition. J'en parle avec les musiciens mais de façon informelle. Je leur donne déjà assez de partitions en dernière minute ! Chacun est confronté à son intuition et son instinct. Parfois c'est bingo, parfois il faut refaire. » En plus de la crème du jazz belge, Aka Moon a pu s'appuyer sur des musiciens de haut vol : accordéoniste, trompettistes, chanteuse lyrique, violoncelliste ou guitaristes venus d'Irak, du Congo, du Portugal et des USA. « Je suis content pour Steph et Michel qui se demandaient où on allait. Je sais que je ne reviendrai pas en arrière. En 2023, on ne pouvait pas faire un album qui aurait ressemblé aux précédents. Si on ne capte pas les vibrations de son temps on est mort. Je ne dis pas que c'est un album visionnaire mais, en tous cas, je sais qu'on n'est toujours pas des suiveurs. » Qui en aurait douté ?

Aka Moon & The Orchestral Constellation *Quality Of Joy* Outhere Instinct Collection





© ISABELLE FRANÇAIX

# création

# contemporain

# Sturm und Klang

INTERVIEW : BERNARD VINCKEN

Entre la parution de *Sur le Fil* (SOOND) et celle de *Tsilogiannis* (Cypres), l'actualité discographique de Sturm und Klang bruisse. Thomas Van Haeperen, le directeur musical, nous en parle depuis son bureau situé chez Be-Here, un "village durable" niché à Laeken, où se côtoient, chacun à son rythme, marché bio, atelier de bicyclettes, potager urbain, art du spectacle et création musicale.

Thomas, vous qui avez créé l'ensemble Sturm und Klang, quelle en est l'âme ?

J'ai toujours voulu diriger et la façon la plus simple d'y arriver, c'est de créer, et de gérer, son propre ensemble. D'autant plus que j'aspirais à un effectif ambitieux, symphonique même au début. Puis il a fallu être réaliste. N'empêche, on rassemble toutes les couleurs de l'orchestre avec cordes, vents, percussions, piano, harpe, cuivres et c'est atypique dans le paysage belge. Nous sommes jusqu'à quinze ou vingt pour certains projets, ce qui spécifie notre répertoire. Après plus de vingt ans d'existence, on commence à s'insérer sur le long terme : la reconnaissance est là, les musiciens sont fidèles, des liens parfois amicaux se sont tissés avec les compositeurs. Nous avons développé un focus sur la musique contemporaine et nous sommes attachés à susciter la création, par des commandes et des partenariats avec les compositeurs, ce qui ouvre à la découverte et laisse une part d'incertitude. Même si, souvent, on connaît déjà un peu leur univers musical, le processus de création évolue, se nourrit de renouvellements.

S'engager dans une commande, ça peut créer des surprises ?

De grosses surprises, pas vraiment. Et en tant qu'interprètes, on est en première ligne pour défendre la musique du compositeur qui, lui, n'est pas sur scène face au public ! On peut avoir des soucis de réalisme dans l'écriture, des difficultés qu'il n'a pas anticipées ou qui peuvent aussi être volontaires le cas échéant. Le travail se déroule en plusieurs temps. J'ai tout d'abord un contact avec le compositeur alors qu'il travaille, en général sur la base d'un cahier des charges : instruments, durée, contexte du concert de présentation. Parfois il me pose des questions ou teste avec un musicien la faisabilité d'une idée. Ensuite, je reçois une partition globale, une directrice, et on se met d'accord sur de petites adaptations pratiques, pas esthétiques. Je passe beaucoup de temps à lire les partitions avant que les musiciens ne les reçoivent, je suis responsable de la vue synthétique de l'ensemble et je dois m'approprier l'univers de chaque pièce avant de pouvoir la transmettre.

Vous êtes la courroie de transmission entre compositeur et interprètes... comment se fait la mise en place ?

Très souvent on a peu de temps pour répéter des nouveaux programmes car avec dix à quinze musiciens, le plus souvent le processus coûte cher. Il est rare d'avoir plus de cinq répétitions et, si chacun a travaillé sa partie chez soi, personne ne sait encore comment elle s'insère dans le tout. Mon rôle est de faire en sorte, par ma gestique et mes explications, que chacun puisse, dès la première répétition, être très vite à l'écoute des autres et se faire une idée globale de son intervention par rapport au tout.

Construire un programme, c'est en choisir le contenu mais aussi trouver où le jouer ?

Réinterpréter des œuvres, c'est le deuxième pan de notre travail. Nous voulons faire vivre le répertoire. Je suis responsable de la programmation, pour laquelle je cherche à assurer une cohérence qui dépend de nombreux paramètres. J'essaie de plus en plus de développer un réseau de partenaires pour décrocher dès le départ plusieurs concerts, ce qui est difficile en Belgique vu le petit nombre de lieux qui accueillent cette musique. On le fera par exemple le 26 mai pour notre concert à Eupen, qu'on reproduira dans des pays limitrophes. À côté de cela, jouer des pièces plus anciennes et qui font sens pour nous, par exemple dans un programme mixte, nous permet de prendre un peu l'air par rapport à notre spécialité.

*Sur le Fil* vient de sortir : deux CD pour 2 x 10 bougies ?

Il a paru récemment chez Soond et c'est le premier jalon d'une nouvelle aventure pour le Forum de la Création Musicale.

L'association fête ses vingt ans par la mise en avant discographique des compositeurs et des ensembles interprètes. Pour ce projet, qui reflète notre façon de travailler avec des compositeurs de différentes générations – établis comme Boesmans ou Bartholomée, confirmés tels Deleuze et Bosse ou plus jeunes comme D'Hoop ou Jesupret – j'ai proposé deux pièces sorties de nos archives et nous avons enregistré les autres lors d'un concert au Marni. Je suis très content du résultat, un disque au livret instructif, qui dévoile différents stades de maturité dans le processus de composition, avec des pièces aux énergies variées – une pour cuivres, une pour cordes – et les autres avec notre instrumentarium typique, et deux solistes.

**Thomas Van Haaperon**

« Nous sommes jusqu'à quinze ou vingt pour certains projets, ce qui spécifie notre répertoire. »

L'album *Tsilogiannis* paraît bientôt lui aussi ?

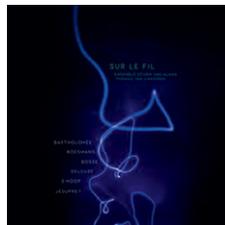
Oui. Pour ce disque monographique consacré à Adrien Tsilogiannis – et c'est rare, à 40 ans, d'avoir 70 minutes de musique pour ensemble qui tiennent la route ! –, nous avons enregistré en studio dans de très bonnes conditions. On a privilégié un souffle global, de longues plages d'enregistrement et quelques retouches ultérieures. Adrien est un des proches de l'ensemble : commandes, participation à notre atelier (avec une pièce déjà très personnelle, très vive) et une musique à la richesse, poétique et humaine, évidente. L'album sort le 31 mars chez Cypres, ce sera l'occasion d'un concert Piknik, le midi à Flagey.

*Sturm und Klang* a des idées et veut le faire savoir !

On cherche aussi à promouvoir cette musique, passionnante mais peu médiatisée, auprès de publics non spécialistes. L'envie de découverte est là, il faut la titiller, par plusieurs stratégies : doubler l'angle d'attaque, en associant un élément visuel (les dessins de François Schuiten pour *On Mars*), une référence extra-musicale (la poésie), expliquer et collaborer avec un partenaire en contact avec le public visé. On a des projets en cours d'élaboration, qui visent aussi à nous sortir de notre zone de confort : du théâtre musical (on rêve d'un opéra de chambre), un atelier d'écriture où les textes des enfants sont mis en musique par des compositeurs, puis récités ou slammés par les auteurs en herbe lors du concert de clôture. L'important pour moi, c'est de rester ouvert : on ne sait pas dans quoi on s'aventure, comment sera cette musique dans 5 ou 10 ans, mais ce qui est sûr, c'est la grande richesse de la création musicale dans notre petit territoire.

## Sturm und Klang Sur le Fil

Soond



## Sturm und Klang Tsilogiannis

Cypres



# album

# nouveau-lino-up

@JESSICA HILLTOUT

# Quatuor Alfama

TEXTE : VANESSA FANTINEL

*so Far so Close* : le quatuor Alfama entame sa seconde vie avec brio dans un programme qui souligne l'intensité des liens relationnels.

“Close”, c'est Fanny et “Far”, Clara. Avec le précieux concours de Gilles Millet à la direction artistique et de Frédéric Briant au vernis sonore, les talentueuses musiciennes d'Alfama ont composé une fresque des relations de “couples de compositeurs”. D'un côté le frère et la sœur Mendelssohn, très proches... bien que physiquement éloignés par leurs parcours musicaux. De l'autre, les amoureux Schumann entre qui s'insinue l'absence d'une Clara partie en tournée, provoquant chez le tortueux Robert une immersion passionnelle dans l'exercice du quatuor. Alice Van Leuven, Caroline Denys, Morgan Huet et Renaat Ackaert forment la nouvelle “équipe” Alfama et évoquent en riant un « mariage à quatre », revendiquant une répartition harmonieuse des énergies et des compétences. Dès les premières mesures du disque, les musiciennes enflamment les sillons et envoûtent immensément avec le quatuor en fa mineur de Mendelssohn. Une œuvre douloureuse, composée suite au décès de Fanny, sœur chérie à laquelle le compositeur ne

survivra que quelques mois. Quant à Robert Schumann, s'il dédie... à son ami Felix (!) le 3<sup>e</sup> quatuor de l'opus 41, il s'agit aussi de compositions offertes à Clara pour son anniversaire. Un ricochet de dédicaces qui passe aussi par une création contemporaine car entre les deux œuvres s'imbriquent les très organiques *Trois mouvements pour quatuor à cordes* de Patrick Leterme, composés pour la circonstance, et dont la personnalité musicale sensible, éclectique et passionnée apporte une pièce qui vient avantagement enrichir le patrimoine musical en FWB. Suivant ce flux de dédicaces, Patrick Leterme s'inspirant de la spiritualité de Mendelssohn et du lyrisme de Schumann, dédie quant à lui sa pièce... au quatuor Alfama. Un quatuor aujourd'hui relifté, comprenant deux garçons et deux filles issues de nos deux communautés : un hasard qui a du sens et les musiciennes ont ainsi tenu à ce que le livret soit disponible dans les deux langues. De près, de loin, une volonté affirmée d'œuvrer à la fluidité et (pourquoi pas) de réduire l'écart qui sépare les moitiés culturelles du pays.



# Véronique Vincent

## La musique des mots

TEXTE : DIDIER STIERS

Une fois n'est pas coutume, le nouvel album d'Aksak Maboul a vu le jour, certes chez Crammed Discs, mais dans la série *Made To Measure*, la collection lancée en 1984 et consacrée aux musiques classiques, ambient et expérimentales. Son titre : *Une aventure de VV (Songspiel)*.

Pour la musique, on peut avoir du mal à dire mieux que le communiqué de presse : « *Un joyeux vagabondage stylistique dont Marc Hollander est couturier, brins d'électronique, pop, jazz, collages, techno, ambient, krautrock, classique contemporain et minimalisme sont étroitement tissés, à la manière inimitable d'Aksak Maboul* ». Quant aux textes, tout est dans le titre de l'album, justement : ils sont de la plume de Véronique Vincent et forment une sorte d'histoire un peu mystérieuse, peut-être même bien un conte... « *Marc m'a suggéré que j'écrive aussi en anglais, parce qu'on a quand même un public qui dépasse les frontières francophones. Et il suggérait également que je fasse de la voix parlée ou du "Sprechgesang", et que je prenne quelques invités...* » Qui sont, au final : Alig Fodder, Audrey Ginestet et Benjamin Glibert (Aquaserge), Lætitia Sadier (Stereolab), Blaine L. Reininger (Tuxedomoon) et Don The Tiger, sans oublier les membres de la formation live actuelle d'Aksak Maboul.

« *De fil en aiguille, reprend Véronique Vincent, je me suis dit que j'allais écrire une histoire. Parfois, on fait des références aux disques précédents. Marc le fait dans sa musique, et moi dans mes textes également. Dans Dramuscule, qui est sur Figures (l'album d'Aksak Maboul sorti en 2020, - ndlr), le personnage féminin dit à un moment qu'il sort. Ici, je fais sortir à nouveau mon personnage par la fenêtre et je lui fais traverser, si vous voulez, tout le disque. Il entre dans cet... endroit, mais il vit une espèce de perte de repères. Comme s'il était dépossédé de lui-même. Et pour se retrouver, il lui faut vivre toute cette aventure, rencontrer un certain nombre de personnages.* » Parmi lesquels un héron et un rouge-gorge ! « *J'étais beaucoup dans des lectures de Philippe Descola, Latour, Nastassja Martin (notamment des anthropologues, donc, - ndlr), j'étais très proche de tout ce qui est "la nature", qui n'existe pas, enfin, c'est tout, c'est nous. Et donc j'ai voulu que mon personnage rencontre des oiseaux, j'ai voulu faire parler les pierres, la forêt... Les oiseaux, c'est aussi parce que Faustine Hollander, qui est la bassiste et chanteuse du groupe Aksak Maboul - et qui par ailleurs est ma fille - est passionnée par les oiseaux. Donc je vis quand même un peu avec cette espèce de professeur ornithologue, et forcément, ça m'inspire !* »

### L'épreuve de l'écriture

"Songspiel" ? Véronique Vincent n'éprouve aucune nostalgie pour l'une ou l'autre forme musicale du passé ou qu'on n'entendrait plus beaucoup aujourd'hui. Faire avancer son personnage dans cette histoire lui est venu naturellement. « *Il n'y a pas de nostalgie mais, effectivement, des tas de choses qui ont été faites sont très intéressantes. Je pense à La Ralentie d'Henri Michaux, en 1957, pour la radio, avec cette musique extraordinaire (de Marcel van Thienen, - ndlr). Michaux a toujours dit que tout était épouvantable et là, il l'a trouvée vraiment bien. C'est une pièce magnifique qui est sortie par la suite en disque. Il y en a eu énormément évidemment, des pépites, mais je vous donne celle-là parce que je l'aime particulièrement.* » Friande d'oeuvres de ce genre ? « *Pas spécialement ! J'aime L'enfant et les sortilèges (Maurice Ravel et Colette, - ndlr), il y a des tas de choses que j'aime qui sont plutôt de l'ordre, pas de l'opéra évidemment, mais de ce que Brecht a appelé le Songspiel, pour Mahagonny (Grandeur et décadence de la ville de Mahagonny, - ndlr). Au lieu d'appeler ça le Singspiel qui est le mot allemand pour évoquer une sorte d'opéra comique, il avait appelé ça le Songspiel pour le travail qu'il faisait avec Kurt Weill.* »

L'écriture et elle, ça ressemble à ceci : « *Je crois toujours que je ne vais jamais y arriver mais j'écris quand même depuis toujours, toujours, toujours !* ». Pour elle, la musicalité et la sonorité des mots sont fondamentales. « *Je suis un peu un écrivain raté, dit-elle en souriant. J'ai commencé un bouquin à un moment donné et je ne l'ai pas terminé. C'est quelque chose à côté de quoi je suis passée. Mais je pense qu'écrire des chansons, c'est devoir raconter une histoire en très, très, très peu de lignes et de mots. C'est assez compliqué, mine de rien. Et c'est une épreuve que j'aime beaucoup.* »

### Retour à la peinture

Avec les années, les deux groupes que renseigne son CV sont devenus culte. Au début des années 80, Les Tueurs de la lune de miel d'Yvon Vromman, qu'elle a d'abord rejoint, et Aksak Maboul de Marc Hollander et Vincent Kenis "fusionnent", se partageant une partie du même personnel. L'idée sera alors à un moment d'enregistrer deux albums différents. Mais : « *Comme il y avait plus de morceaux des Tueurs de la lune de miel qui étaient aboutis, on s'est dit que c'est celui-là qu'on enregistrerait d'abord. Et avec ce disque des Tueurs, on est parti en tournée pendant des années, on a fait toutes les télévisions en France...* ». Quant à celui d'Aksak Maboul et les textes écrits pour celui-ci par Véronique Vincent, ils vont finalement rester dans un tiroir... avant de voir le jour en 2014 sous le titre d'Ex-futur album.

### Véronique Vincent

« *Je crois toujours que je ne vais jamais y arriver mais j'écris quand même depuis toujours, toujours, toujours !* »

« *Un morceau comme Réveillons-nous, je l'ai écrit quand j'avais 25 ans. Chez les aborigènes, aussi. Mais ce sont des textes - et des musiques aussi d'ailleurs - qui, je pense, n'ont pas vieilli. Je ne devrais peut-être pas le dire parce que ce sont mes textes, mais je n'en ai pas honte en tout cas.* »

« *J'étais vraiment déçue que ça ne sorte pas, dit-elle encore à propos de cette très longue période "sans". Entretemps, j'ai eu deux enfants dont je me suis pas mal occupée. Et comme je ne pouvais plus faire de scène (Marc Hollander ayant envie de développer Crammed Discs, le label qu'il venait de monter, et Yvon Vromman ayant repris les Tueurs à son compte avant de décéder en 1989, - ndlr), je me suis beaucoup plus plongée dans le dessin et la peinture, que je pratiquais déjà aussi au départ. Je viens d'une famille de peintres : du côté de mon père, toutes les femmes peignent. Et donc j'ai fait ça pendant des années.* » Avec l'une ou l'autre expo à la clé. Avant que cet Ex-futur album ne nous ramène finalement Aksak Maboul en concert... où Véronique Vincent accompagne aussi les passages purement instrumentaux de dessins ou, désormais, de vidéos.

## Aksak Maboul Une aventure de VV (Songspiel)

Crammed Discs



À l'heure des réseaux sociaux, ça peut paraître anecdotique, mais à l'époque, ce fut quelque chose : Véronique Vincent, originaire de Paris et qui chantait précisément pour Les Tueurs de la lune de miel, ou en l'occurrence les Honeymoon Killers, est la première francophone à avoir fait la "une" du sacro-saint New Musical Express britannique. « *C'était après un concert à Paris, au Centre Wallonie-Bruxelles. On savait que le journaliste du NME viendrait avec un jeune photographe pas connu à l'époque...* » Mais qui le sera par la suite puisqu'il s'agit d'Anton Corbijn ! « *Pendant le concert, alors que j'étais en train de chanter, j'ai une molaire qui s'est cassée ! J'ai dû rester*

*dans un tel contrôle... Je crois que ce concert était vraiment très réussi de ma part. Pour les autres, c'était toujours le cas, mais moi, je suis inégale, quoi. Mais donc, avec cette molaire qui se casse à moitié dans ma bouche, ça m'a vraiment obligée à un contrôle parfait, et on a eu une critique dithyrambique. Je pense qu'effectivement, c'était la première fois qu'un groupe francophone faisait la couve du NME. La photo d'Anton Corbijn, c'est moi qui sors de scène dans un état d'épuisement total. J'ai l'air complètement décomposée, mais j'étais effectivement vraiment fatiguée. Ça donne une photo qui est assez intéressante, quoi.*



©BERNARD BABETTE

# Néo-classique, baume au cœur d'une époque chaotique et angoissée

DOSSIER : DOMINIQUE SIMONET

Quelle que soit l'étiquette y accolée, la nouvelle approche musicale fondée sur la consonance est partout. Présentes en force dans les playlists des plateformes d'écoute numériques, ses vedettes – Ludovico Einaudi, Max Richter, Nils Frahm – font des émules en Belgique avec Echo Collective ou Glass Museum. Leur point commun : une quête d'identité sonore comme moyen de séduction. Qu'il rassure ou qu'il énerve, le néo-classicisme est parmi nous.

**S'**il y a une petite entreprise musicale qui ne connaît pas la crise, c'est bien ce que l'on regroupe sous l'appellation "néo-classique". On pourrait dire aussi "classique contemporain", "néo" ou "post-minimaliste", c'est du pareil au même : dans tous les cas, la mélodie est reine, le piano son roi, la simplicité à la clé.

Cela va faire bientôt vingt ans que sévissent Max Richter et Nils Frahm, les stars internationales du genre, gros vendeurs comme leur prédécesseur, Ludovico Einaudi. Plus récemment, en Belgique, sont apparues des formations comme Echo Collective et Glass Museum, ou La Reine Seule, incarnée par Judith Hoorens, étendue de We Stood Like Kings.

Il va sans dire que le succès populaire et commercial entraîne la suspicion. Laissant sur place la deux-millionième interprétation du *Prélude n°15 en ré bémol majeur Sostenuto*, connu sous le nom de *La goutte d'eau*, de Frédéric Chopin, ou de la *Neuvième* de Ludwig van, les Richter, Frahm et Einaudi caracolent aussi devant les tenants de la création dite contemporaine, qui a fait de la dissonance son cheval de bataille. Inévitablement, la réussite des uns suscite une certaine jalousie parmi les tenants de l'orthodoxie.

### Vieille controverse

Imposé par l'industrie musicale qui en fait son beurre, le terme lui-même de "néo-classique" est sujet à caution, l'appellation recouvrant à peu près autant de styles qu'il y a d'interprètes. La controverse bat donc son plein, et elle ne date pas d'hier.

« *Le néo-classicisme, dans les histoires de la musique, c'est plutôt l'entre-deux-guerres* », observe Christophe Pirenne.

Les critiques des années 1920 décrivaient Maurice Ravel, Igor Stravinsky, Darius Milhaud, Francis Poulenc, Serge Prokofiev ou Paul Hindemith comme étant des compositeurs néo-classiques, tous dans le même sac, ce qui posait déjà problème. Pour l'historien, professeur à l'Université de Liège et à l'UC Louvain, ce sont donc « *deux étiquettes collées à des époques très différentes sur des choses très différentes* ».

Quand la violoniste Margaret Hermant compose, notamment pour Echo Collective, « *c'est dans une esthétique qui correspond à celle de Max Richter ou de Nils Frahm. En général, cela vient du mouvement minimaliste : simple, compréhensible par les adeptes de plusieurs genres musicaux différents, cela peut toucher plein de gens* ».

### Réaction contre l'hermétisme

Dans ce qu'il appelle aussi « *la nouvelle simplicité* », Christophe Pirenne voit « *plutôt une réaction assez forte contre l'hermétisme qu'on peut reprocher à certaines formes de musique contemporaine, après 1945. En Belgique, en France comme en Allemagne, il y avait une terrible force institutionnelle du "toboggan de l'histoire". Ceux qui continuaient à utiliser des accords consonants étaient diabolisés* ».

Ainsi, en Europe, se sont imposés les adeptes du dodécaphonisme, puis du sérialisme, du post-sérialisme et enfin du post-modernisme musical. Dans le même temps, les recherches en musique électronique battaient leur plein : avant l'Ircam à Paris, Pierre Schaeffer avait son Studio d'essai, Stockhausen créait le sien à Cologne, Berio faisait de même à Milan.

Elève de Frederic Rzewski et de Philippe Boesmans, proche d'Henri Pousseur en Belgique, de György Ligeti et de Iannis Xenakis, entre autres, à l'étranger, le compositeur Claude Ledoux a son explication du rejet quasi total de la musique tonale durant cinquante ans : « *Les compositeurs de cette époque voulaient retrouver un langage commun, et ils l'ont trouvé dans le langage chromatique. Ce qu'on appelle l'émancipation de la dissonance. Initialement, les musiciens contemporains faisaient partie d'une génération qui a connu la guerre. Ils voulaient échapper à une forme de romantisme, la musique d'Hitler, des nationalismes. Pour eux, la musique tonale était liée à l'histoire des conflits, des révolutions, de la violence. Une forme d'abstraction musicale était faite pour s'éloigner de la musique qui symbolisait la tragédie* ».

### Changement de cadre

Selon l'analyse du compositeur belge, la musique dite contemporaine a connu un vrai succès. Comme le public n'avait plus de point de repère, de référence face à cette création, « *il fallait avoir une solide éducation* » pour s'y intéresser et « *curieusement, elle était là* ». La grande différence, aujourd'hui, c'est que « *la guerre ne veut plus rien dire pour les générations actuelles. On n'est plus dans le même cadre social et idéologique. On n'a plus cette éducation, cette culture* ». Or, l'appréhension de la musique est toujours liée à cette culture. « *Il y a donc des modifications de choix esthétiques*. »

L'avènement de l'approche musicale qualifiée de néo-classique serait « *une réaction contre l'ultra-intellectualisme d'une partie des musiciens contemporains. Face à cela émerge une ultra-simplification, ce qui est assez convenu comme réponse* », résume le professeur Pirenne. Les sources d'inspiration régulièrement invoquées par les néo-classiques sont, outre... Erik Satie, les minimalistes ou répétitifs américains des années 1960 : Steve Reich, Terry Riley, Philip Glass, John Adams, LaMonte Young.

« *Ceux qui ont une éducation pop-rock n'hésitent pas à se réclamer des Kraftwerk, Tangerine Dream, Klaus Schulze, ajoute Christophe Pirenne. Ceux-là ont été les précurseurs de la techno, et maintenant, ils sont ceux de cette nouvelle simplicité* ». Le fait d'être une musique très consonante explique l'énorme succès de l'approche néo-classique et « *les tempos assez lents font contrepoint à la vitesse ou à la frénésie de la vie quotidienne. Cette musique nourrit le besoin de méditation ou de spiritualité du XXI<sup>e</sup> siècle* ».

### La "Leçon de piano"

La majorité des œuvres produites sous l'étiquette néo-classique sont instrumentales. « *Ce n'est pas très éloigné des musiques de film, qui prennent de plus en plus d'importance*, note le professeur Pirenne. *C'est une façon pour ces musiques d'intégrer le répertoire des grands orchestres* ». Et c'est vrai que la plupart des artistes post-minimalistes, tels Nils Frahm ou Max Richter, sont aussi des compositeurs de bandes musicales de films, de séries télé, etc.

À noter qu'un de leurs célèbres prédécesseurs, l'Anglais Michael Nyman, 78 ans, a été le premier à utiliser le terme "minimal" à propos de cette musique, lors d'une performance, à Londres, en 1968. Nyman auquel on doit une kyrielle de musiques de films, dont l'emblématique *Leçon de piano* de Jane Campion, en 1993.

Le plus étonnant est que ces musiciens viennent d'univers souvent différents. Frahm et Richter ont des formations classiques solides, comme la violoniste Margaret Hermant et la pianiste Judith Hoorens – même si elle évolue dans le... post-rock avec We Stood Like Kings. De formation classique également, le pianiste Antoine Flipo constitue, avec le batteur Martin Grégoire, un Glass Museum d'obédience plutôt jazz à la base. « *C'est un confluent de plusieurs approches d'écriture musicale*, observe Margaret Hermant. *Il y a des gens qui connaissent bien la musique et l'ont étudiée, ou pas, venant de la musique électro.* »

### Ça plane pour eux

« *Des producteurs techno en sont proches également*, confirme Christophe Pirenne. *Ces musiques planantes ont pris leur place dans le théâtre alors qu'avant, c'était uniquement des contemporains stricto sensu. Elles accompagnent aussi des œuvres de plasticiens. Ce n'est pas une techno basée sur le rythme mais qui travaille sur des ambiances.* »

La technologie n'est pas pour rien dans l'engouement pour le néo-classicisme sous toutes ses formes. L'un des logiciels de composition les plus célèbres est GarageBand, fourni avec les ordinateurs Apple depuis 2004. Bien d'autres ont fait leur apparition, comme Tracktion Waveform Free, Audacity, Pro Tools First ou encore Ohm Studio (!). « *Ces outils sont incroyablement faciles, analyse Christophe Pirenne, et, sans la moindre compétence, des gens écrivent des musiques magnifiques ! Ce qui peut poser des problèmes aux conservatoires... Les logiciels d'écriture*



© CAROLINE LESSIRE

Echo Collective sur la scène de l'Ancienne Belgique.

musicale ont beaucoup favorisé le développement du répertoire post-minimaliste. »

« Bidouiller les ordinateurs, c'est une grande porte d'entrée musicale pour la nouvelle génération, estime le compositeur Claude Ledoux. « Il n'est pas rare que l'on utilise l'électronique et que l'on compose à l'ordinateur avec des bibliothèques de sons, confirme Margaret Hermant. Certains écrivent comme ça avant de faire jouer leur musique par des interprètes. Max Richter prend des instrumentistes de haut vol. »

#### Arvo Pärt au supermarché

Christophe Pirenne se souvient de ses débuts au cours d'Henri Pousseur, qu'il juge d'une « bienveillance extrême ». À 20 ans, quand on lui demandait de citer des musiciens contemporains et qu'il évoquait Philip Glass et Arvo Pärt, il se voyait répondre : « C'est de la musique de grande surface, ça ! ». Pärt au supermarché ? « C'est très bien, parce que ça me donnerait envie de rester dans la grande surface, sourit Margaret Hermant, pour qui il faut de la musique pour tout le monde. Je n'ai aucun problème à partir du moment où les gens sont sincères et ont des intentions de partage. »

Venant de certains interprètes du répertoire classique, les critiques fusent quant à la « simplicité » du post-minimalisme, « mais il faut soutenir les sons, les couleurs sont assez pures », relève la violoniste. Parfois, des musiciens classiques qui savent très bien jouer ne sont pas bons du tout dans ce répertoire ». Avant de confier ses *12 Conversations with Thilo Heinzmann* à Echo Collective, feu le compositeur islandais Jóhann Jóhannsson avait testé son œuvre avec un quatuor à cordes anglais, sans succès.

#### Au plus simple, au plus difficile

« Comme celle d'Arvo Pärt, c'est une musique très à découvrir, analyse Margaret Hermant. Quand on joue devant 4, 5 ou 600 personnes, soutenir des sons bien justes sans stresser n'est pas facile. La musique la plus facile peut être la plus compliquée à

mettre en valeur et à transmettre. Techniquement, il n'y a pas grand-chose à prouver, on n'est pas là en tant que virtuose. L'interprète doit capter et garder l'attention de l'audience sans virtuosité ! » « Ce sont souvent les musiques les plus simples qui sont les plus difficiles à jouer », renchérit Christophe Pirenne.

L'historien de l'ULg et de l'UCLouvain se dit fan du genre – « J'adore ! » –, tout en reconnaissant que c'est « de la musique d'ascenseur dans pas mal de cas... ». De son propre aveu, Margaret Hermant s'inspire du néo-minimalisme – et de tas d'autres choses d'un peu partout dans le monde –, qu'elle pratique.

Le compositeur Claude Ledoux, lui, a été frappé par les *Quatre Saisons* d'Antonio Vivaldi revisitées par Max Richter : « En partant d'une œuvre extraordinaire, nous entrons dans une autre forme, comme *Las Meninas* de Picasso où *Les Ménines* de Diego Vélasquez sont réinterprétées à la manière cubiste de quarante-quatre manières différentes. On a un point d'ancrage et l'artiste nous emmène tout à fait ailleurs ». Pour le reste, « des tas d'autres pièces me laissent indifférent, comme une musique qui glisse sur nos tympans ».

Ce qui ne laisse personne indifférent, c'est le succès commercial de ces artistes. Réussite due, en grande partie, à l'évolution des technologies de diffusion de la musique enregistrée : « Le mode d'écoute est important ! », relève Christophe Pirenne. « Chez les nouveaux arrivants qui ont 15 à 20 ans, l'écoute par album a disparu. Elle passe désormais par des playlists, qui ont souvent à faire avec des activités ou des atmosphères : "Mood booster" pour se remonter le moral, "Lazy Sunday" pour la grasse matinée, "Souper entre amis"... »

#### Vous avez dit plagiat ?

« Dans les playlists de musique classique, je suis frappé par la disparition de la musique contemporaine, poursuit le professeur Pirenne. Par contre, dans les "Classical New Releases", on trouve en premier Einaudi, Steve Reich, Rachel Portman. » Il se dit même que certains n'exerceraient leur "art" que pour entrer dans l'une



### ● Glass Museum : Et maintenant, ils sont trois !

Au début, l'influence du jazz prédominait chez Glass Museum. « Mais comme ce qu'on écoute évolue très fort, on est moins dans le jazz », concède le batteur Martin Grégoire. Avec son compère pianiste Antoine Flipo, qu'écourent-ils donc ? Erik Satie, « influence incontournable qui a marqué la musique contemporaine », Philip Glass, Steve Reich, Jon Hopkins, Hania Rani, Nils Frahm et les artistes des étiquettes correspondantes, Gondwana et Erased Tapes. Où le néo-classique se mêle à l'électro. D'ailleurs, via le duo Elefan, Brieuc Angenot se situe plutôt dans cette mouvance, avec sa contrebasse et ses synthés basse et polyphonique. Présent dans les concerts depuis 2020, ce dernier va participer au prochain enregistrement : Glass Museum devient un trio ! « C'est une période de recherche, explique Martin Grégoire, nous remettons en question notre manière de travailler pour ne pas tomber dans les mêmes schémas que les trois premiers albums. La partie électro étant gérée par Brieuc, cela libère le piano pour nous permettre d'avoir une méthode de composition plus directe. »



### ● La Reine, Soule et romantique

Au sein de We Stood Like Kings, la pianiste Judith Hoorens définit l'orientation comme étant « post-rock/néo-classique ». La filiation avec le rock progressif s'arrête à la déconstruction du format couplet/refrain, en mode instrumental uniquement. Non sans un certain culot, le groupe a réinterprété de la musique savante, du baroque au contemporain : *Classical: Re:Works* (2020), « en gardant très bien notre identité ». De bonnes prédispositions pour que Judith Hoorens se lance dans un projet solo, *La Reine Seule*, dont le premier album, *Visages*, a paru mi-2022. Avec un bagage bien rempli – piano en académie, écriture au Koninklijk Conservatorium Brussel –, elle s'est lancée dans « une écriture qui se rapprochait plus du classique, assez technique et dense ». Travail épuré pour en arriver à « huit variations sur une même cellule musicale exprimée de diverses façons », comme autant de facettes de *Visages*. « Je n'étais jamais allée chercher aussi profondément ce qui est en moi, dit-elle, cela me ressemble à 300 %. » bercée par Chopin et tout ça, Judith Hoorens « pense être une grande romantique ». Cela se reflète dans *Visages*, avec ses « envolées mélodiques qui font un peu venir la larme à l'œil ». Néo-classique de tempérament, dira-t-on.



### ● Grosse tête on zone d'inconfort

Adoucir les maux du quotidien n'est pas le seul rôle dévolu à la musique actuelle. « Une société écoute avant l'individu, analyse Claude Ledoux, les playlists apaisantes ne sont que le reflet des choix de préférence. » Face à ces écoutes rassurantes, le compositeur en appelle aux neurosciences<sup>2</sup> disant que, paresseux, le cerveau nous porte vers des éléments qui confortent : « avec ce qui nous rassure ou nous conforte, le cerveau travaille sur le mode économique et il s'appauvrit. En écoutant une musique où l'on sent quelque chose qu'on connaît, et autre chose qu'on ne connaît pas, on est en zone d'inconfort. Le cerveau crée alors des relations neuronales, c'est la meilleure façon de le faire travailler. Or, grande découverte des neurosciences ces dernières années : la musique est partout dans le cerveau. »

© CAROLINE LESSIRE  
 @ROGER VANTILT  
 @ISABELLE FRANÇAIX

ou l'autre de ces playlists (playliszt ?) fournies en abondance sur les plateformes d'écoute en ligne comme Tidal, Deezer, Qobuz, pour ne parler que des plus recommandables.

Vient alors la question qui fâche : et si tout ça n'était qu'une affaire commerciale ? L'industrie a toujours été très forte pour vendre à tour de bras de la musiquette facile à écouter. « Est-ce que cela empêche les chefs-d'œuvre ? », rétorque Christophe Pirenne. « Les deux peuvent aller de pair. Mais, une fois que l'industrie musicale s'empare d'un phénomène, on va produire des choses sans importance qui seront oubliées demain. Cette traditionnelle opposition entre l'art et le commerce, je crois qu'on peut oublier. »

« On ne sait pas si Vivaldi n'était pas un petit peu commercial, sourit Margaret Hermant. Musique et commerce ont toujours existé, et il y a toujours des gens qui utilisent les ficelles des autres, les pionniers, pour faire de l'argent. Il ne faut pas mélanger les deux. Parfois, les playlists et les réseaux sociaux sont une manière intelligente d'arriver à se faire connaître. On demande ça aux virtuoses aussi. »

### La séduction par le son

En tout état de cause, néo-classique ou post-minimaliste, voire « nouvelle simplicité », selon l'expression de Christophe Pirenne, cette approche actuelle de la musique plaît. Et la séduction du son n'y est pas pour rien : « À partir d'un instrument ultra connu comme le piano, il est surprenant qu'on puisse à ce point trouver de nouvelles sonorités ». Chez Echo Collective, qui enregistre dans des lieux particuliers comme les églises, « on cherche aussi dans la technique d'enregistrement ce qui va personnaliser le son », explique Margaret Hermant.

« Cela vient du rock », relève le professeur Pirenne : « tous les guitaristes peuvent jouer les mêmes accords, mais chez certains, on reconnaît immédiatement la sonorité ». « Et il y a le son, ce qu'on recherche dans la musique rock, renchérit Claude Ledoux. Dans ma musique, j'essaie aussi d'avoir un son, une identité sonore. »

### Bulle protectrice

« Dans les paramètres séduisants de ces musiques, il y a des sonorités très feutrées, analyse Christophe Pirenne. À un certain moment, on ne sait plus si c'est joué sur des logiciels de sons ou si l'on a mis des micros sur les touches et les marteaux du piano ». Et le professeur d'histoire de la musique de prendre en exemple le disque Debussy-Rameau de Vikingur Ólafsson – encore un Islandais – paru chez Deutsche Grammophon en 2020 : « Cela donne l'impression d'ultra-proximité avec le piano. On est dans une bulle protectrice, enveloppante, rassurante. Cela a beaucoup à faire avec le sentiment d'insécurité des êtres humains du XXI<sup>e</sup> siècle ».

« Le XXI<sup>e</sup> siècle est chaotique et angoissant, confirme Margaret Hermant. Cette musique aide à se rapprocher de quelque chose de simple, d'organique, de la nature, comme un petit rappel en douceur. Simplement, ça fait du bien. Qu'ils soient en lutte ou en quête de beauté apaisante, les artistes ont un rôle à jouer par rapport à l'époque dans laquelle ils se trouvent. » « Je ne comprends pas – et plus – le jugement en général, la mise en concurrence des choses, assène la violoniste et compositrice. On prend ou on ne prend pas, il n'y a pas de revendication. Cela peut perturber des gens qui se sont donnés d'autres missions, mais il n'y a pas à considérer ce que les autres font comme n'étant pas bien. »

(1) Par « toboggan de l'histoire de la musique », le professeur Christophe Pirenne évoque « une voie déterministe dont on ne pouvait s'échapper ». « La tonalité d'un Jean-Sébastien Bach évolue vers des tensions harmoniques chez Haydn et Mozart, puis chez les romantiques, jusqu'à aboutir à l'atonalité fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Et l'on bascule vers le dodécaphonisme, puis le sérialisme, qui applique les principes du dodécaphonisme à tous les paramètres de la musique. Le toboggan s'arrête avec le post-sérialisme, fin des années septante, là où les voies se multiplient. Un Olivier Messiaen n'est pas sur le toboggan musical. »

(2) *La symphonie neuronale* (2020), Pourquoi la musique est indispensable au cerveau, Emmanuel Bigand et Barbara Tillmann, éd. Humensciences, 242 pp.



# La vie d'artiste des labels de musique

TEXTE : DIDIER ZACHARIE

Vie et mort des labels de musique. Comment fait-on pour rester pertinent lorsqu'on produit des disques dans un milieu musical qui ne cesse d'évoluer ? Éléments de réponses.

**I**l y a des logos qui sont marquants. Souvent placés dans un coin au verso des pochettes de disques, ils nous ramènent à un style, un imaginaire, une époque bien précise. Les Disques du Crépuscule, par exemple, nous plongent dans la new wave du début des années 80, lorsque Bruxelles avait un air de Manchester. Avec Bang!, c'est le rock indé des années 90 et 2000 qui ressurgit d'un coup. Des instantanés, des "flashes" d'un passé plus ou moins lointain. Mais comment faire pour durer quand on est un label indépendant? Comment rester à la page dans un milieu, la musique pop (au sens large), où une tendance musicale efface la précédente?

Certains y sont parvenus, un peu malgré eux. « *Jamais je n'aurais imaginé que Crammed existerait quarante ans plus tard, dit son fondateur Marc Hollander. Mais je ne pensais pas non plus arrêter après six mois. Ça s'est fait comme ça, de façon organique. On rencontre des gens, un artiste en conduit à un autre et ouvre des portes sur de nouveaux univers musicaux. Toute la direction artistique du label s'est faite à l'instinct.* »

À l'instinct, mais avec, toujours, dans un coin de la tête, l'aspect économique. Car le milieu du disque reste une industrie : « *Ce n'est pas tout d'aimer un groupe, il faut aussi évaluer si on peut arriver à quelque chose de bien avec, continue Marc Hollander. Est-ce qu'il peut trouver son public? Est-ce que nos moyens sont adaptés à ce qu'on aimerait faire avec ce projet?* ». Ainsi, pour un label, durer équivaut à trouver l'équilibre entre le cœur artistique et le réalisme économique. Il est illusoire de se dire que l'un peut se passer de l'autre.

« *Les labels indépendants se sont créés par rapport aux majors, c'est-à-dire au fait que le circuit principal de la musique était tenu par quelques grandes multinationales qui avaient plus facilement accès aux grands magasins, dit Benjamin Schoos de Freaksville et actif au sein de la FLIFF – Fédération des Labels Indépendants Francophones. Indépendant, c'est quand tu ne fais pas partie de cette grande famille économique. Ça a donné lieu à un marché parallèle qui est "de facto" très lié aux musiques alternatives. Quelque part, ça veut dire qu'il y a autant de labels indés que de styles musicaux.* »

### À chaque label ses empreintes musicales

Et donc, à chaque label son, ou plutôt ses, empreintes musicales. « *Beaucoup de petits labels se spécialisent dans un son, un style musical, dit Marc Hollander. Ce n'est pas le cas de Crammed, on a toujours été sur différents genres en même temps. Le label est un peu une extension de mon groupe Aksak Maboul, une espèce d'hybridation de genres, entre rock, pop, électronique, avant-garde, musiques du monde...* »

De son côté, « *Freaksville a commencé parce que personne ne voulait de notre disque, dit Benjamin Schoos. Et puis, on a rassemblé les choses qu'on aimait : rock lo-fi, post punk et pop française... Dès le départ, notre ADN est alternatif, mais sans excès de jeunisme parce que nos premières sorties, c'était Jacques Duvall et Marie France, des personnalités qui étaient là depuis un moment, cultes, un peu série B de la musique. On s'est retrouvés un peu à la mode parce que c'était l'époque des bébés rockeurs en France qui revisitaient justement ces artistes, si bien que ces albums se sont un peu plus vendus que ce qui était prévu. Ils continuent d'ailleurs de se vendre.* » Et voilà comment Freaksville est devenue la maison de la pop française "de série B".

### L'exigence plutôt que le style

Ce qui pose aussi la question : un succès pousse-t-il à rester sur la même vague? « *Ça, c'est une stratégie plus industrielle de major, dit Marc Hollander. Je ne pense pas que c'est quelque chose qu'il faut faire quand on est un label indépendant dont les gens apprécient la ligne artistique, ou, disons, "l'exigence". Il faut se contenter de faire ce qu'on sait faire. Il ne faut pas courir après les choses si tu ne le sens pas, sous prétexte que ça va marcher. Parce que ce n'est pas dit non plus que ça va marcher.* »

Ainsi, plus qu'un style musical et plutôt que de suivre les tendances, c'est peut-être la philosophie d'un label qui lui permettra de faire son trou et de rester pertinent à travers les âges et les modes. Chez Sub Rosa, « *on a toujours été à contre-courant, dit Guy-Marc Hinant. L'idée de suivre une tendance musicale, c'était même un repoussoir. Quand on a commencé, en 1987, on ne savait pas ce qu'on voulait faire, mais on savait exactement ce qu'on ne voulait pas faire, à savoir le circuit classique : disque, promo, tournée. Ce qui nous intéresse, c'est de créer du lien. C'est pour ça qu'on a sorti des choses que personne ne sortait. Petit à petit, une communauté s'est créée autour de nous. J'imagine que le fait d'être à la marge nous a permis de trouver plus facilement notre public.* »

Même sentiment chez Crammed : « *Les gens nous suivent dans de nombreux pays, ils ne sont pas forcément nombreux mais on a une certaine réputation à l'international et un public qui nous suit et se dit : « Si ça sort chez Crammed, c'est que ça vaut la peine ». C'est comme ça qu'on reste pertinent et qu'on dure, je pense.* »

### Économie digitale

L'exigence plutôt que le style. Mais en plus des évolutions musicales, les labels doivent faire face à l'évolution de l'industrie. Et se rendre compte qu'à l'ère du streaming et des réseaux sociaux, ils ne sont plus forcément indispensables. De nombreux artistes préfèrent créer leur propre structure : « *Pour la musique que je fais, il n'y a pas besoin d'être soutenu par un label, dit Le Motel, producteur électro qui a créé son propre label, Maloca. L'important, c'est de bien s'entourer : un manager, un tourneur, un éditeur qui va dégoter les droits d'auteur, quelqu'un pour faire la promo et un distributeur qui t'aide à ce que ta musique soit visible sur les plateformes.* »

Dans le milieu hip-hop, on va encore plus loin. Beaucoup de rappeurs montent ainsi leur propre label et cherchent un "deal" de distribution en France, « *là où se trouve le marché* » (Hamza). Le style est tellement populaire que les rappeurs cherchent à être eux-mêmes des marques. Pour des labels indés qui fonctionnent encore "à l'ancienne", c'est une autre philosophie. « *On a bossé avec PNL et Jul à leurs débuts, dit Benjamin Schoos. On n'était pas sur la même page. Ce sont des auto-entrepreneurs, presque sur le modèle des influenceurs. C'est très lié à l'économie digitale. Ça ne collait pas avec ce qu'on faisait.* » On en revient aux paroles du sage : faire ce qu'on sait faire.

### La voie alternative

Quelle est la plus-value d'un petit label aujourd'hui, à l'heure du tout digital? C'est sans doute de fouiller toujours un peu plus vers l'alternatif, là où personne ne pense aller, et continuer de surprendre. Exemple avec le label bruxellois Vlek. « *Je pense que les stratégies ne portent pas tant sur les tendances musicales que sur les concepts, les idées, dit Thomas Van de Velde. Notre dernière sortie, c'est Maxime Denuc qui a fait un disque techno sur un orgue d'église. Et ça marche, on a tout vendu. Chanel nous a achetés des morceaux pour un défilé... On pourrait dire qu'il y a une trame de fond, que l'orgue est revenu à la mode depuis quelques années, et c'est vrai. Ou alors dire que le concept est assez singulier et que le disque surprend. C'est probablement un peu des deux.* »

Il ajoute : « *J'ai appris une ou deux choses au bout de dix ans, c'est que la production musicale est elle-même un art. En ce sens que Maxime est venu avec une idée et qu'il a fallu la concrétiser.* » On touche peut-être un point central : le parcours artistique d'un label n'est en fait pas très différent de celui d'un artiste. Il évolue au fil des rencontres, des remises en question, de découvertes, de l'âge... Et ça passe ou ça casse. Mais il ne faut pas oublier l'essentiel : « *Une musique, c'est un vecteur d'émotion, continue Thomas Van de Velde. Elle doit toucher des gens. Ils ne doivent pas être des millions... mais quelques-uns quand même. C'est ça qui me motive. Et quand tu as des retours sur ce que tu sors, c'est aussi motivant.* »



# Les tournées à l'heure de la crise énergétique

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Après une pause forcée, infligée par la crise sanitaire, les artistes et leur entourage sont désormais confrontés à l'inflation, mais aussi à une flambée des prix de l'énergie. Sur la route des tournées, les surenchères à la pompe à essence ne sont pas sans conséquences. À la veille des festivals d'été, les concerts se cherchent des solutions durables face aux à-coups du monde de la finance.

« **D**epuis quelques temps, les crises se succèdent sans nous laisser le temps de respirer », constate Maxime Lhuissier, responsable d'Odessa, une agence artistique qui chapeaute les tournées de groupes tels que Glauque, Condore, Glass Museum, Tukan, Dan San ou Under The Reefs Orchestra. « Notre gros problème, c'est l'absence de perspectives, poursuit-il. Nous sommes systématiquement mis au pied du mur, sans alternative ni solution raisonnée. Avant 2019, ce n'était déjà pas simple de monter une tournée. Mais aujourd'hui, c'est juste compliqué. On dirait que le monde s'obstine à nous mettre des bâtons dans les roues. » Dans une salle de concerts comme le Botanique, de nombreux spectacles se volatilisent d'ailleurs en cours de route. « Au lendemain de la pandémie, le Covid était un motif d'annulation fréquemment invoqué, précise le programmateur musical Olivier Vanhalst. À présent, c'est différent. Nous faisons face à une situation inédite. Des groupes connus ou émergents, dont les tournées passent par les meilleures salles européennes, sont amenés à annuler leurs dates. Juste parce qu'elles sont injouables sur le plan financier. »

Entre les corollaires de la guerre en Ukraine et l'inflation, les coûts de la vie explosent. « Tickets d'avion, de train, véhicules de location, essence, nourriture : tous les prix partent à la hausse », résume Oliver Vanhalst. « Comme les coûts de production augmentent, la part allouée aux rémunérations artistiques diminuent », signale pour sa part Damien Aresta qui, au sein de l'agence de booking Julia Camino, se charge d'organiser les tournées de Gros Cœur, Commander Spoon ou Annabel Lee. « Je travaille uniquement avec des artistes émergents et des groupes en développement. C'est important de le préciser. Car, pour ces gens, les concerts restent des étapes obligatoires. Malgré l'inflation et la flambée des prix de l'énergie, nous n'avons pas le choix : il faut partir en tournée. C'est un moyen de subsistance, mais aussi la seule façon efficace de se faire connaître du public. La succession des crises nous amène à revoir notre façon de penser. Aujourd'hui, il ne s'agit plus de savoir comment gagner de l'argent avec les tournées, mais comment éviter d'en perdre. »

### L'orchestre fantôme

« Pour colmater les pertes ou, du moins, faire correspondre les prix à la réalité, j'essaie d'obtenir des cachets plus élevés auprès des organisateurs », indique Maxime Lhuissier. « Les agents nous demandent effectivement des montants artistiques de plus en plus élevés, confirme-t-on du côté du Botanique. Mais, cela se répercute inévitablement sur le prix des tickets. Reporter la hausse des prix sur le public, c'est dangereux. Parce que les gens sont déjà extrêmement sollicités par ailleurs. À partir du moment où notre travail se concentre sur les prestations d'artistes émergents, nous nous efforçons de rester démocratiques et de pratiquer des prix d'entrée raisonnables. Nous essayons de ne pas dépasser la barre des vingt euros... » Afin de compenser les pertes consenties pour partir en tournée, certains imaginent toutefois des subterfuges. « Plusieurs artistes se privent délibérément de musiciens. Il s'agit alors de débarquer sur scène en solo puis, depuis la console, d'envoyer toutes les orchestrations sur bandes préenregistrées. Pour notre secteur, ce serait terrible de voir cette pratique se généraliser. C'est pourtant un modèle qui fait son chemin... »

### Jouer plus pour gagner moins

« Les artistes ne jouent pas moins de concerts qu'avant la crise sanitaire, assure Maxime Lhuissier, chez Odessa. En revanche, ils gagnent moins bien leur vie. Pour retrouver un niveau comparable à celui d'avant le Covid, nous sommes obligés d'ajouter des dates. Avec Dan San, par exemple, nous préparons actuellement un plan de tournée pour l'été et la rentrée 2023. Quand il s'agit de se déplacer à six ou sept dans un van, il convient d'anticiper les dépenses. Là, un festival situé à 700 bornes de Liège vient

de nous solliciter. C'est excitant, évidemment. Mais sans aménager d'autres concerts en amont ou sur le chemin du retour, ce ne sera pas jouable de se produire sur une date unique comme celle-là. Récemment, avec Glauque, j'ai d'ailleurs dû décliner une offre pour un super festival organisé dans le nord de l'Italie. Le cachet proposé était très correct. Le problème, c'est que parcourir mille kilomètres dans un sens, puis dans l'autre, pour jouer un seul concert, ce n'est plus possible. Avant, un tel plan aurait certainement abouti. À présent, c'est le meilleur moyen de revenir en Belgique avec le portefeuille troué. » Le constat est partagé par Damien Aresta : « Il y a quelques semaines, le groupe Annabel Lee a joué une date en Auvergne, retrace-t-il. Pour jouer ce concert, nous avons dû trouver deux autres engagements sur le chemin du retour. Sans ça, impossible d'assurer l'équilibre financier de la tournée. »

En vue d'amortir leurs frais de déplacement à l'étranger, les artistes de la Fédération Wallonie-Bruxelles ont toutefois l'opportunité d'obtenir des interventions financières auprès d'un organisme comme WBI (Wallonie-Bruxelles International). « Il faut alors remettre un dossier, justifier des dépenses et rencontrer toute une série de critères et d'exigences. C'est beaucoup de paperasserie, mais ce genre d'aide n'est pas négligeable. Dans le contexte actuel, c'est même une véritable bulle d'air. »

### Oliver Vanhalst - Botanique

« Tickets d'avion, de train, véhicules de location, essence, nourriture : tous les prix partent à la hausse »

### Des solutions d'avenir

Face à l'inflation et à la flambée des prix de l'énergie, la pertinence de certains postes est parfois remise en cause. « Partir en tournée avec un ingé-lumière, par exemple, c'est devenu un sacré luxe, affirme Maxime Lhuissier. Généralement, c'est la première fonction qui saute. Pourtant, c'est un métier important, parce qu'il permet d'ajouter une dimension visuelle et d'améliorer la qualité du spectacle proposé. Mais nous sommes obligés de nous adapter au contexte économique qui évolue partout, même dans les festivals d'été, où les offres "all-in" tendent à se généraliser. Par le passé, il était possible de négocier un cachet, puis d'y ajouter des frais de logement, de déplacement ou de catering. Désormais, les offres proposées par les festivals incorporent l'ensemble des points de négociation. Dans certains cas, cela signifie que nous devons prendre les coûts de l'hôtel à notre charge, par exemple. »

C'est que, du côté des festivals d'été, la crise énergétique se fait aussi sentir. « Cette crise menace notre équilibre, déplore Jean-Yves Laffineur, le directeur d'Esperanzah! Nous allons devoir prendre des mesures pour réduire la facture, nous débarrasser du superflu. Chaque élément posé sur le site devra répondre à une nécessité absolue. » Depuis l'an dernier, les équipes d'Esperanzah! misent d'ailleurs sur une forme de décroissance. « Notre site a atteint une taille critique. Il nous est impossible d'absorber la croissance des coûts en augmentant la jauge du festival. Nous allons donc réduire la voilure. La crise énergétique risque de nous affecter directement, mais aussi indirectement, souligne encore Jean-Yves Laffineur. À côté des investissements inhérents à la mise en œuvre du festival, nous assistons à une diminution du pouvoir d'achat de la population. La Belgique regorge de festivals. Il y a une dizaine d'années, il était envisageable d'acheter des tickets pour trois ou quatre événements différents. Ce temps-là est révolu. Désormais, les gens vont devoir faire des choix... La situation est donc extrêmement préoccupante. Paradoxalement, je reste optimiste. Ce n'est pas la première crise à laquelle nous sommes confrontés. Nous avons toujours réussi à nous adapter, en innovant et en trouvant des solutions d'avenir. »



# Le Baixu

## Cercle vertueux de la beauté

TEXTE : VANESSA FANTINEL

Prononcez-le “baïchou”. La salle de concert a ouvert ses portes à Tours & Taxis, en septembre 2022. Créée par Martine Renwart et Emmanuel De Ryckel, ses ambitions dépassent le cadre d’une “simple” programmation et le lieu

entend réunir toutes les populations du quartier en proposant d’autres types d’activités, tant culturelles que sociales. Ici, les maîtres-mots sont : rencontre, mixité et inclusivité. Présentation et visite guidée avec la maîtresse des lieux.



©DR



©DR

Pour s'y rendre, on peut emprunter le nouveau pont qui enjambe le canal entre le quartier de la gare du Nord et la rue Picard qui mène à Tours & Taxis. La vue est parsemée de chantiers de construction et, ce matin-là, la vie s'éveille doucement dans les entrepôts devenus galeries marchandes : "concept store", clinique esthétique, bureau d'architectes, quelques restaurants et snacks chics-bios, spa oriental, antiquités.... Le quartier change, c'est sûr, le renouveau est en marche. À quel prix ?

L'entrée du Baixu se trouve un peu plus loin, près de l'École de Cirque. Une affiche élégante, une typologie soignée : c'est là, en bas de l'escalier. Tout nouveau, tout beau, l'endroit vit sa première saison dans le sous-sol de l'ancien site industriel. Ces "caves", pour l'instant sous-employées, seront sûrement un jour la réplique souterraine des galeries en surface mais, pour l'heure, ce sont surtout des couloirs, murs en briques et grosses portes en bois brut. Seuls vivants en ces lieux : la coopérative Permafungi et son voisin : le Baixu.

L'endroit est chaleureux. Si la brique apparente et le style industriel ont été préservés, aucune concession n'a été faite quant à la praticabilité pour les artistes. Martine témoigne : « *Quand j'ai découvert la cave, elle avait 100 ans de poussières, pas d'eau, pas d'électricité, rien du tout* » et elle ajoute en riant qu'il a bien fallu « *un petit brin de folie pour se lancer là-dedans* ». "Se lancer là-dedans" a commencé par des travaux : peindre, échafauder, décorer et, surtout, garantir une acoustique irréprochable. En la matière, on aurait difficilement pu faire mieux : le Baixu a fait appel au même acousticien que... Flagey, La Monnaie et Bozar. Un très bon piano complète le tableau.

Car, côté concerts, on s'oriente vers les répertoires du classique, du jazz et des musiques du monde. Chaque mardi soir, on peut aussi participer (ou assister) gratuitement à une jam "à thème" : manouche, handpan ou "Roda de Choro" d'ascendance brésilienne. Du côté des artistes, on s'est déjà bien passé le mot. « *Je pourrais faire cinq concerts par jour tous les jours de l'année !* ». Les propositions affluent, il n'y a "plus qu'à" fidéliser le public, ce qui ne devrait pas être trop difficile car l'endroit peut aussi s'enorgueillir d'une qualité d'accueil avec une capacité de 80 à 130 personnes, un bar autour duquel tout le monde se côtoie gaiement après-spectacle et une salle modulable où l'on peut jouer aussi bien sur la scène que dans le coin salon ou encore au milieu de la salle, entourés du public. Au gré des envies, on le répète : l'acoustique est excellente partout.

Mais cet écrin, qu'on devine être un formidable outil de travail pour les artistes, est aussi destiné depuis sa gestation à un projet

plus large, mêlant culture et vocation sociale. Martine et son associé Emmanuel ont partagé le constat que Bruxelles, vive et multiculturelle, regorge de possibilités de rencontres mais manque de lieux conviviaux où les convoquer. Sur le site Internet, ils soutiennent que « *l'art sous toutes ses formes (peut) être un levier puissant pour se construire et bâtir une solidarité commune* ». Un credo forgé par la combinaison de leurs expériences de vie. Martine a accompli durant quatorze ans des missions sociales au Brésil... après une carrière de 12 ans à La Monnaie ! Emmanuel, riche d'expériences brésiliennes également, partageait son envie de favoriser les rencontres en organisant des concerts. C'est ainsi que la "culture" et "le social" se sont assemblés autour d'une seule et même idée, concrétisée par ce lieu aux multiples ressources.

Leurs buts ? Contribuer au soutien des artistes et encourager l'accès à l'art pour des jeunes qui n'y ont pas ou peu accès. Donner un coup de pouce aux jeunes talents, y compris en leur louant la salle à des prix attractifs. Et enfin, et surtout, favoriser un mélange social, culturel et générationnel.

C'est là tout l'enjeu du projet et en même temps sa difficulté, mais les cartons débordent d'idées et d'énergie : en moins de six mois Martine a déjà tissé des liens avec la Maison des Cultures de Molenbeek, des associations locales, le Centre Communautaire Maritime, le Comité de Quartier « *de l'autre côté de la passerelle* », etc. Des forces motrices qui viennent compléter son ancien carnet d'adresses et élargir les perspectives.

Le matin de notre rencontre, Martine et moi sommes seules dans la salle mais « *c'est rarement aussi calme, le lieu est de plus en plus souvent occupé* », confie-t-elle. En journée, l'ouverture se veut maximale : un partenariat est déjà amorcé avec l'École de Cirque en vue des congés scolaires, un professeur de musique vient répéter certains mercredis après-midi avec les enfants du quartier et un projet est aussi en gestation avec le Théâtre Royal de Toone... sans compter les répétitions, activités thématiques et événements privés qui mettent du beurre dans les épinars car les instigateurs du Baixu ont pensé à tout : sans perspective de subvention au cours de la première année, l'équilibre financier est un exercice délicat qui ne doit pas empêcher la juste rémunération des artistes, ni l'accessibilité au plus grand nombre.

"Baixu" signifie "beau" en langue Pataxó. Ainsi les Brésiliens ont-ils baptisé leur Maison de la Culture lorsque Martine menait ses activités auprès d'eux. Aujourd'hui, avec son associé, elle baptise de la même manière son propre vivier, sa propre terre d'échanges. Une invitation à la rencontre suscitée par tout ce qui est beau. On a envie d'y croire.



Lo Fuso est présent dans le paysage culturel bruxellois depuis près de 30 ans.

# Musique en ville : vaste débat

DOSSIER : DIDIER STIERS

Par les temps qui courent, pas simple d'être un club ou une salle de concerts... quand on a des voisins ! Entre les "pas dans mon jardin" (le fameux NIMBY) et "il faut défendre la culture", même les politiques semblent avoir du mal à faire valoir des idées claires. Sinon, le Fuso, ça vous dit quelque chose ?

« **L**a pollution sonore dans nos villes va croissant, brisant la vie de nombreux citoyens européens. Plus qu'une nuisance, le bruit excessif constitue un risque sanitaire, contribuant par exemple aux maladies cardiovasculaires. Pour protéger notre santé, nous devons agir, contre les nombreuses sources de pollution sonore, des véhicules motorisés aux boîtes de nuits et concerts bruyants. » Ainsi parlait en octobre 2018, non pas Zarathoustra, mais le Dr. Zsuzsanna Jakab, devenue directrice générale adjointe de l'Organisation Mondiale de la Santé un an plus tard. Alarmiste, son commentaire ? Ça dépend : en Europe, plus de 20% de la population est touchée par la pollution sonore, le bruit étant considéré comme la seconde nuisance ayant un effet sur la santé. On parle bien de "bruit", pas uniquement de "son". Les plus exposés : les gens qui vivent en ville, où cette pollution n'est pas juste le produit du trafic routier ou aérien mais aussi de tout ce qui est lié à l'activité humaine. La chose a été bien entendue par nos autorités. Résultats : ces dernières années, la législation en la matière est devenue plus contraignante et, certes, ce n'est pas toujours une mauvaise chose.

Pourtant... "La musique n'est pas un bruit", réplique-t-on un peu partout dans les milieux concernés. Live DMA, le réseau européen, non officiel mais reconnu par la Commission, attaché à la défense de la musique live, en fait son leitmotiv. La musique, c'est de l'art, de la diversité, de l'expression et donc de la liberté d'expression. Quelques voisins du Fuse, haut lieu de la techno à Bruxelles depuis des lunes, ne l'ont manifestement jamais entendu de la sorte. Et début 2023, ce paradis de la musique électronique doit fermer ses portes, suite à un Arrêté du gouvernement bruxellois et la plainte d'un voisin. Impossible pour ses exploitants de respecter le prescrit en vigueur, à savoir ne pas dépasser les 95dB et cesser ses activités à deux heures du matin. Peu de temps après pourtant, suite à un assouplissement des mesures imposées par l'Administration, le Fuse rouvre.

#### Lorenzo Sorra – Brussels By Night Fodoration

« La gentrification a attiré les familles... les enfants débarquent et on se plaint d'un bruit venant de lieux qu'on a jadis fréquentés. De nombreux clubs n'y ont pas survécu. »

#### Selon les cas

Depuis les quatre ans qu'il est coordinateur à l'Atelier Rock de Huy, Patrice Saint-Remy n'a jamais eu à vivre une situation de ce genre. "Ça aurait pu" se dit-on pourtant, quand on voit où et comment est implantée la salle hutoise, enchâssée dans un bloc de bâtiments... Un peu comme le Fuse, finalement, symbole de la difficulté de faire de la musique en ville. Sauf qu'à droite de l'Atelier Rock, il s'agit de la maison des jeunes, inoccupée le soir. Et à gauche, c'est un casino qui s'est installé, coiffé par des appartements. « Il y eu des soucis avant que je n'arrive, commente-t-il. À l'arrière de la salle, il y avait des vitres, donnant sur une petite rue fort étroite et qui faisait donc un peu caisse de résonance. Il a été demandé que ce soit calfeutré. C'est principalement une voisine qui se plaignait tout le temps. Mais je pense qu'elle n'habite plus dans le quartier. Nous n'avons plus reçu de plaintes. » Le son, lui, n'a pas été totalement contenu... « Il n'y a pas eu de réclamations de la part des autres voisins. En même temps, on fait attention à ne pas jouer à 140 dB... »

Aujourd'hui à l'Atelier Rock, on ne se tracasse plus vraiment parce que tel ou tel groupe programmé pratique un genre plus

bruyant que les autres. « Les artistes se rendent bien compte de la taille de la salle. Ça ne sert à rien d'y jouer trop fort parce que ça va être plus gênant qu'autre chose. Et de toute manière, on demande en général de ne pas excéder 95dB. Plus, ça ne se justifie pas dans un petit club comme le nôtre. » À Liège, du côté du KulturA, imbriqué dans les bâtisses de la rue Roture, on ne dit pas autre chose. « Pas trop de problèmes de voisinage, commente "JF" Jaspers. Nous n'avons jamais eu de plainte. Mais oui, au début, nous avons dû effectuer quelques travaux. » Au Fuse, on en a déjà effectué, on en a fait réaliser chez le voisin mécontent aussi mais ils ont manifestement été insuffisants. Et en faire plus semble impossible, techniquement comme financièrement parlant.

#### Renvois de ballo

Alors oui, le Fuse a rouvert. Mais pour combien de temps, s'est-on vite demandé ? Et puis, c'est l'imbroglgio qui s'installe : la direction du club déclare son intention de déménager dans les deux ans. Et mi-février, on apprend qu'une "task force", dirigée par le ministre-président de la Région de Bruxelles-Capitale Rudi Vervoort (PS), étudie les divers paramètres de la situation et envisage des pistes pour la résoudre. Notamment : la possibilité d'exproprier les immeubles avoisinants et l'inscription de certains clubs comme le Fuse au patrimoine immatériel du pays !

Interpellé mi-février en Commission Environnement/Énergie, Alain Maron, ministre (Écolo) du gouvernement de la Région de Bruxelles-Capitale chargé de la transition climatique, de l'environnement, de l'énergie et de la démocratie participative, revenait sur ces diverses pistes. « La Ville de Bruxelles et la Région pourraient exproprier des immeubles environnants et leur donner une autre affectation que celle du logement, ce qui pourrait en partie résoudre la question puisqu'il n'y aurait plus de plaignant. » Et d'autre part : « Si l'inscription de certains clubs au patrimoine immatériel ne suffirait pas en soi, elle pourrait toutefois avoir un effet sur la mise en œuvre d'autres législations comme le Code bruxellois de l'aménagement du territoire ou même des législations environnementales. Tous ces éléments sont souvent reliés les uns aux autres et n'ont pas de sens de façon isolée. Ils doivent donc être pris comme un ensemble à traiter conjointement. » Traduction : on y verra plus clair quand la "task force" aura fini de "tasker".

#### • Quelles règles pour les clubs ?

Il aura fallu attendre un bon moment avant que des règles claires ne soient établies quant au niveau sonore admis dans les salles. La problématique était en effet scrutée depuis des années. En 2007, par exemple, l'asbl Modus Vivendi travaillait déjà avec les autorités à l'élaboration d'une "charte du bien-être dans les milieux festifs", charte dont les signataires se voyaient décerner un label de qualité. Parmi les critères à respecter, celui du niveau sonore, justement : « Agir pour limiter les risques de nuisances sonores au moyen, soit de la mise à disposition de bouchons d'oreilles, soit d'un avertissement au public du niveau sonore émis, ou encore par le placement d'un limiteur de bruit respectant les normes sonores européennes ».

À Bruxelles, les règles ont été fixées dans l'Arrêté (régional) du 21 février 2018. Trois seuils sont distingués, valables pour les soirées en intérieur comme pour les concerts en clubs ou en salles. Aucune condition n'est posée

en-dessous de 85dB, voilà pour le premier seuil. Jusqu'à 95dB, le public doit être informé des risques liés aux niveaux sonores, le niveau sonore doit être affiché en temps réel et, après minuit, doit être enregistré. Troisième seuil : au-dessus de 100dB, comme... dans les clubs. Où l'on doit pouvoir disposer de bouchons, avoir accès à une zone où le niveau ne dépasse pas 85dB, tandis que les niveaux doivent être enregistrés et ces enregistrements conservés. Et là, enfin, une personne de référence veille au respect de ces conditions.

Et en Wallonie, alors ? Un Arrêté, concocté par Carlo Di Antonio, a été publié le 13 décembre 2018 sous l'intitulé "Arrêté du Gouvernement wallon fixant les conditions de diffusion du son amplifié électroniquement dans les établissements ouverts au public". Avec la précision suivante : "Entrée en vigueur à déterminer par le Gouvernement". Laquelle entrée en vigueur n'a toujours pas eu lieu et d'ici à ce que cela arrive, c'est toujours un Arrêté royal de 1977 qui prévaut...

# FUSE CAN REOPEN FOR MAXIMUM 2 YEARS AND UNDER VERY STRICT CONDITIONS

© DR

Le Conseil bruxellois de la Nuit va-t-il parvenir à sauver le Fuse ?

## ● Le principe d'antériorité

L'idée est simple : si vous emménagez dans les environs d'un aéroport, d'une scierie ou d'une salle de concerts, vous devez savoir que vous risquez d'entendre un peu de bruit : l'établissement était là avant et, pour peu qu'il respecte les réglementations en vigueur – notamment celles relatives aux nuisances sonores –, il n'y aura pas de raison de venir s'en plaindre.

La fermeture initiale du Fuse a inspiré la Brussels By Night Federation qui a demandé qu'on puisse s'inspirer de ce principe. Un principe d'application ailleurs, dans des villes riches en clubs comme Londres (les Anglo-Saxons l'appellent "l'agent of change") ou à Berlin dont la "nuit" a été déclarée "patrimoine culturel immatériel". Mais pas chez nous. Comme l'expliquait Lorenzo Serra de la Brussels By Night dans La Libre, ce principe peut avoir son utilité : « Dans les années 90, beaucoup d'habitants se sont installés à Berlin-Est. C'était cool d'y habiter. Et on sait comment ça se passe. La gentrification a attiré les familles avec enfants. Les préoccupations des habitants changent, les enfants débarquent et on se plaint d'un bruit venant de lieux qu'on a jadis fréquentés. De nombreux clubs n'y ont pas survécu. » Chez nos voisins français, l'idée fait également son chemin : suite à un rapport du ministère de l'Intérieur sur le rôle touristique de la nuit, Paris s'y est mis dès 2016.

Interpellé à ce sujet également mi-février, le ministre Alain Maron a répondu : « Le fait que le Fuse existe à cet endroit depuis des années peut amener à s'interroger sur les choix des riverains et leur perception de cette nuisance qui préexiste à leur installation. Néanmoins, il convient de faire correspondre la présence de ce type de lieu festif avec des objectifs de qualité de vie. » Et de préciser : « S'agissant de la question de l'agent de changement ou celle de l'antériorité, elle ne pourrait pas s'appliquer pour le Fuse, car si une décision était prise en ce sens maintenant, elle n'aurait pas d'effet rétroactif. On pourrait simplement la rendre d'application à partir d'aujourd'hui mais le Fuse existe depuis longtemps... »

## ● Bourgmestre de nuit, c'est quoi ?

En gros, il s'agit d'une personne chargée par la Ville de traiter des dossiers relatifs à la nuit. Qu'il s'agisse d'économie, de sécurité, de culture, de résoudre avec les autorités des différends à ces propos ou encore d'informer, voire d'éduquer, dans ce secteur également. Les Néerlandais connaissent bien cette fonction : le "nachtburgemeester" à Amsterdam fut d'abord un collectif constitué après élection, en 2005, au Melkweg. Elle s'est institutionnalisée depuis 2014, c'était alors une première mondiale.

En Belgique, on y pense... On note des envies, des initiatives, mais pas encore vraiment de coordination. À Saint-Trond par exemple, la Ville s'est mise en quête d'un, d'une ou de plusieurs bourgmestres de nuit : « Des gens sans titre officiel, qui seront chargés d'amener un nouveau souffle dans la vie nocturne. Les personnes candidates vont être soumises à un test : organiser une soirée... ». À Bruxelles, Écolo/Groen a plaidé pour « la désignation (après appel à candidatures et à projets) d'un.e "Bourgmestre de la Nuit" chargé.e d'élaborer un "plan nuit" (navette, prévention, zone "festive" identifiée, concertation avec les habitant-e-s, gestion des nuisances) ». Envie similaire du côté du PS où Delphine Houba, actuelle échevine de la Culture, du Tourisme, des Grands événements et du Matériel communal, entendait soutenir « la création dans nos quartiers. Par exemple en mettant à disposition des locaux de répétition, renforcer le soutien au secteur musical émergent et bruxellois (structures de création, studios d'enregistrement, locaux de répétition, festival...) et l'institution d'un "Bourgmestre de Nuit" pour coordonner la vie nocturne à Bruxelles (soirées, événements, lieux, nuisances, confort des riverains...) ».

Finalement... le gouvernement bruxellois crée en 2020 un Conseil de la Nuit, désormais installé au sein de Visit Brussels (l'organisme d'intérêt public subsidié par la Région de Bruxelles-Capitale) et composé notamment de la Brussels by Night Federation, la Fédération Horeca, 24h Brussels, la Ville de Bruxelles et Visit Brussels. Le hic ? Comme le soulignait

Ingrid Parmentier (Écolo) en Commission Environnement/Énergie : « Il n'a pas de statut formel et ne compte pas de représentants des habitants vivant à proximité de ces lieux d'activités ni de personnes défendant la santé de ceux-ci et qui soient indépendantes de la Ville de Bruxelles. Pourquoi ne pas institutionnaliser ce Conseil, en effet, avec une composition équilibrée qui représente vraiment tous les intérêts concernés ? ». En outre, Bruxelles Environnement ne participe pas au Conseil bruxellois de la nuit comme membre effectif...

## ● Bruxelles Environnement

L'administration de l'Environnement et de l'Énergie de la Région de Bruxelles-Capitale s'appelle... Bruxelles Environnement. C'est elle qui est chargée de concevoir et de mettre en œuvre les politiques régionales dans toutes les matières liées à l'environnement. Et c'est donc elle qui a imposé la fermeture du Fuse, avant de quelque peu revoir sa copie et d'autoriser une ouverture de deux jours par semaine jusqu'à 7h du matin... Autre "phare" dans le secteur de la musique à Bruxelles : Forest National... dont le permis d'environnement a été renouvelé par la même administration en décembre 2020. Là, côté bruit, RAS : « Le permis d'environnement existant avait déjà intégré de sévères conditions pour lutter contre les nuisances sonores. Le bureau d'études en charge de la demande de permis a conclu à une absence d'impact, avec et sans concert. »



# Caballero & JeanJass

[High & Fines Herbes La Mixtape – Vol. 2 Saison 4](#)  
[BackInTheDayz](#)

Sous-titrée pour être vraiment complet : *Parce qu'on n'a pas fait de mixtape pour les deux premières saisons. Ok, c'est pas très logique, mais on-s'en-bat-les-couilles, le projet il tue sa mère!* Difficile de parler de retour aux affaires, tant JeanJass et Caballero ont occupé le terrain ces deux dernières années. Avec *Hat Trick* et *Doudoune* en été pour le premier, *Oso* et *Osito* pour le second, sans parler des dernières aventures en pays boom-bap de leur projet *Zushiboy*s. Cette fois, c'est aux commandes de la série *High & Fines Herbes* que rempile le duo le plus enfumé du plat pays. La 4<sup>e</sup> saison depuis la naissance du show en 2017, et une formule qui marche et reste donc inchangée. Inspirée des shows US du emcee/cuistot *Action Bronson* ou encore des plus franchouillardes *Recettes Pompettes*, cette émission de cuisine stupéfiante a pour ingrédient principal la marijuana. Six invités s'y affrontent au fil d'épreuves épiques en quête du très convoité Poumon d'Or... Du joint et des jeux ! Parmi les conviés dans l'arène – du chef Xavier Pincemin à l'humoriste Paul Mirabel, en passant par une kyrielle de rappeurs belges, français et canadiens –, certains figurent au générique de cette mixtape. L'artwork fait référence à celui de *How High* de Method Man et Redman, pères spirituels de JJ & Caba. Si les fans et la nouvelle génération s'y retrouveront (« *On fait la musique que les jeunes veulent* »), peu de morceaux parviennent ici à percer le plafond. On retiendra néanmoins l'intro efficace de *Zumba*, les volutes de *Beatrice* soufflées par So La Lune, cette douce *Vie en vert* chantée par Sopico et Jok'Air, ou le savoureux *Donut* concocté par Soso Madness et tonton Rim'K. – **NC**



Karim Baggili  
[Ocho Manos - Tome 1](#)  
[Autoproduction](#)

Sur ce disque entièrement consacré au oud, Karim Baggili retrouve ses fidèles comparses Youri Nanai et Vivian Ladrière ainsi que le superprotéiné Étienne Serck en sa qualité d'habile percussionniste. On y entre par un envoûtant *Space cowboy* qui dégage un genre d'orientalisme de l'Ouest. Le ton est donné : réinvention ! Car si le oud évoque naturellement le Moyen-Orient, tout ce qui est frappé ou pincé sur ce disque invite au tour de monde, au son de rythmes et d'influences très diverses. On entend notamment le Pérou et l'Europe de l'Est mais, si on n'y prend pas garde et qu'on débride l'imaginaire, on se retrouvera aussi en Chine (*Zen Zen*), au Far West, dans un concert de rock (*Homerun*, *Funny Stuntman*) ou même, par petites touches, dans un salon mondain de l'époque baroque. Tout est permis et le voyage n'engage que l'auditeur-riche : on devine que les artistes partagent un réel plaisir et leur complicité nourrit une belle performance, surprenante et qui tend à l'universalité. – **VF**



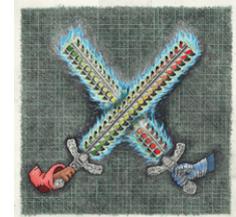
Duplex  
[Maelstrom](#)  
[Zig Zag World/ARC Music](#)

Un "maelstrom" est un courant marin tourbillonnant et, par extension, un mouvement impétueux. Voilà la bannière de Duplex, avec un premier disque qui dévoile l'impétueuse musique d'une rencontre insolite : Didier Laloy et Damien Chierici arpentaient chacun leur univers musical que rien ne prédestinait à se rencontrer, jusqu'en 2018 où un projet commun fait pétiller entre eux le désir de collaboration. Avec Olivier Cox à la batterie audacieuse et Quentin Nguyen aux claviers aériens, ils célèbrent l'union féconde de l'accordéon diatonique et du violon à travers quatorze titres, chacun comme une porte entrouverte sur une tradition sonore : les Balkans, l'Amérique latine, la diversité anglo-saxonne... Une invitation au voyage dont on apprécie la liberté, l'itinérance et la perméabilité des frontières. – **VF**



Neolys  
[Superflux](#)  
[Blue Milk Records](#)

Sur son premier EP 5 titres, Neolys observe le (super) flux des informations diffusées sur les réseaux sociaux qui conduit inexorablement « à une vie menée à cent à l'heure ». Sans donner de leçons, la photographie le moment présent avec un sens profond du réalisme. Voix claire, rythmiques feel good, musicalité limpide, couplets générationnels... Le garçon nous distille une french pop moderne finalement euphorique pour dresser un constat désabusé (*Dérangés*, *Éphémères*), mais aussi pour exprimer ses failles sentimentales (*Attraction*) et ses envies de tout secouer pour trouver sa place dans un monde prisonnier de ses certitudes (*Sauvage* à la production taillée pour le dancefloor). Fruit de deux ans de travail, cet EP se révèle bien plus qu'une carte de visite. – **LL**



Fievel Is Glauque  
[Flaming Swords](#)  
[la Loi Records](#)

Apparu à la faveur d'une rencontre impromptue entre la chanteuse bruxelloise Ma Clément et le multi-instrumentiste new-yorkais Zach Phillips, Fievel Is Glauque est un ensemble libre et totalement protéiforme. En 2021, leur premier album rassemblait ainsi une trentaine de personnes autour d'un incroyable répertoire lo-fi. Sous des mélodies d'apparence bancales, il y avait un peu de tout : du jazz, de la bossa nova, des souvenirs folk ou yéyé, mais aussi beaucoup d'amour. Le nouveau *Flaming Swords* reprend plus ou moins les mêmes ingrédients, en améliorant sensiblement la recette. Enregistré à Forest, en compagnie de Daniel Bleikolm (Robbing Millions, Mathilde Fernandez), ce deuxième essai se faufile entre jazz, dream pop et rock expérimental pour servir dix-huit titres hors du temps et des tendances. Tout juste revenu d'une tournée américaine aux côtés de Stereolab, le duo belgo-américain prend, une fois encore, tout le monde par surprise. – **NA**



## EDGES

*The End Of The F\*\*\*ing World*

Igloo Records

Voici enfin l'album complet de EDGES, le groupe formé par Guillaume Vierset dans lequel on retrouve Jim Black (batterie), Anders Christensen (basse) et Dorian Dumont (claviers). On reprend le EP (digital) là où on l'avait laissé en 2021 – avec toutes ses promesses – et on développe. Et on n'est pas déçu, loin de là. Le guitariste enfonce le clou et continue sa quête de liberté et de combat. Il profite de son background jazz pour laisser explorer impros et riffs rageurs. « *La notion de riffs est importante pour moi, dit-il, ici il n'y a pas de grilles d'accords et on improvise* ». D'ailleurs, EDGES souligne bien ses intentions avec *I Love Triads*, par exemple. « *Ce sont les premiers accords de trois sons que l'on apprend à la guitare. Le jazz est beaucoup plus complexe et sur cet album, j'assume le fait de jouer simple* ». Cela permet aussi au batteur de se libérer totalement, comme sur le très déluré *Better Call Pam*. Si *Second Round* démarre en douceur, il ne craint pas de partir en vrille. Tout comme *AC Blues* ou *Doctor Bartholomé* qui possèdent leurs lots de surprises. Enfin, *The End Of The F\*\*\*ing World* donne la parole à David Bartholomé (Sharko avec qui Guillaume partage la scène) pour une apothéose désabusée. « *Il a proposé d'écrire des paroles et de chanter sur la compo. C'est une histoire de fin d'amour et ça colle parfaitement au sujet du disque. Rien n'a été calculé, c'est brut et c'est ce que j'aime faire en ce moment* ». Cet album, aussi dense que nuancé, oscille entre jazz nerveux et rock acéré. Un plaisir à se mettre dans les oreilles. –JP



## Robbing Millions

*Rêve Party*

Capitane Records / Born Losers Records / Requiem Pour Un Twister

Après *Robbing Millions* et *Holidays Inside*, le multi-instrumentiste et chanteur bruxellois revient en grandes pompes avec un troisième disque joueur et éclectique, *Rêve Party*. En dix ans de carrière, Robbing Millions nous en aura fait voir de toutes les couleurs : rock psyché, pop française ou encore jazz américain, ce véritable électron libre a toujours bourlingué entre les styles. Un éclectisme assumé que l'on retrouve avec plaisir sur *Rêve Party*, son dernier album en date : « *Il y a un élément de fun et de surprise qui est toujours très présent : quand je vais trop dans une direction, j'essaye inconsciemment de contrecarrer ça avec une partie totalement différente par la suite* », explique l'artiste. Niveau surprise, on a rarement fait mieux : niché derrière les nappes de son synthétiseur fétiche – le célèbre Juno Alpha 1 – ou encore les riffs de guitares imbibées d'overdrive et de chorus, Robbing Millions nous emmène dans une dimension nouvelle, jusqu'ici inexplorée. Influencé par ses amis Shags Chamberlain et Judith Kiddo, il nous étonne – à chaque mesure, ou presque – avec des mélodies poignantes, juste assez dissonantes. « *J'écoutais pas mal les Beach Boys ces temps-ci et je me suis rendu compte qu'ils avaient beaucoup de morceaux qui faisaient un peu collage. C'est ce que je commence à faire aussi avec mes structures* », ajoute-t-il. Cet effet patchwork se reflète aussi dans les paroles de l'album, à la fois teintées de second degré et très ancrées dans le réel : tantôt en français, tantôt en anglais, l'artiste transpose ses réflexions les plus intimes sans détour ni langue de bois. Une chose est sûre, ce gars-là ne se refuse rien. Et ça fait du bien! –DT



Lo Bailly

*Prosaïque (Face A)*

30 Février

La musique proposée par le jeune musicien bruxellois se montre... à l'opposé du titre choisi pour ce EP, première moitié d'un album "complet" à venir. Celle-ci n'a rien de banal ou passe-partout car, depuis son premier single, *Mort Né*, Lo Bailly impose une écriture acérée, un univers propre et un phrasé singulier. Entre spoken word et productions électroniques, le gagnant du concours Du F. dans le texte en 2021 dépeint un monde morose et contemple la vie quotidienne se montrant tantôt acteur, tantôt observateur. Dans cette face A, composée aux côtés du batteur Antoine Pierre (VAAGUE) et du producteur Olvo, le pianiste remet en question sa sensibilité (HS), évoque des déboires amoureux (*Étoile Filante*) et alerte sur la crise migratoire ou climatique dans *Palabres*. Quand est-ce qu'on retourne le disque? –LH



Aleph Quintet

*Shapes of Silence*

Igloo Records

Ceux et celles qui voudraient mettre Aleph Quintet dans une case en seront pour leurs frais. Ces cinq musiciens venus d'horizons différents (les Tunisiens Akram Ben Romdhane au oud et Wajdi Riahi au piano et les Français Marvin Burlas au violon, Théo Zipper à la basse électrique et Maxime Aznar aux drums) mélangent allègrement et tout naturellement le jazz, la musique orientale traditionnelle avec de la pop, de la fusion et une touche de manouche. Le résultat est aussi surprenant que rafraîchissant ! Le quintet évite toutes les évidences et nous fait galoper (*Let's Go*), frissonner (*Samaï*) et nous émeut plus d'une fois (*Parfums* ou *Peace*). Et sur deux titres, Fabrizio Cassol ajoute une poussée de fièvre supplémentaire. Un délice. –JP



marcel

*charivari*

Luik Music

Cela faisait longtemps qu'on n'avait plus écrit le mot "charivari"! Un terme qui sied à ravir à ces Arlonnais et pour lesquels on utilisera aussi les termes "noise" ou le plus à la mode : "post punk", un style qu'on met un peu à toutes les sauces ces dernières années et sous lequel on regroupe des formations aussi variées que Shame, Squid, Metz, etc., toutes héritières des 90's et de stars comme Fugazi, Pixies et autres Sonic Youth ou Butthole Surfers. Bref : pas le temps de s'ennuyer avec marcel, la batterie emmène tout son petit monde dans un train d'enfer (*Playroom* en tête et son petit côté Mountain Bike), ça défile à toute vitesse (*six seconds*), à peine le temps de respirer avec le slacker *Salvator mundi* qu'on arrive à *bbl* et son revival Shaun Ryder / Happy Mondays. Beaucoup de références donc pour caractériser ce "charivari" qui n'en manque aucune, ni de personnalité, de fun ou de fraîcheur. –FXD



# The Wild Classical Music Ensemble & Lee Ranaldo

*Hell Gate*

La Belle Brute / The Wild Classical Music Ensemble / Wit.h vzw

Le Wild Classical Music Ensemble, dont nous vous avons déjà parlé lors de notre dossier sur l'art outsider (Larsen°49), a donné naissance à un nouvel album avec un invité de renommée internationale : Lee Ranaldo, guitariste au sein du groupe Sonic Youth (mais pas que...). Et c'est dans le champ de l'art plastique que le band de Damien Magnette a rencontré Lee : « *L'asbl Wit.h à Courtrai organise souvent des expos d'artistes outsiders et le sculpteur Johan Tahon voulait collaborer avec nous – la photo de la pochette de l'album est l'une de ses œuvres – mais il souhaitait avoir un autre guest.* » Et comme Johan connaît bien Lee, la rencontre a pu se faire lors d'un concert à Den Hague. Là germe l'idée d'une réunion entre tous les artistes dans l'atelier de Johan Tahon à Menin afin de voir si quelque chose se passe et de filmer le processus. La thématique se centrerait sur la perte d'un enfant à la naissance, événement tragique que l'artiste a lui-même vécu. « *On joue pendant deux jours comme des torchus, la rencontre humaine et musicale se passe extrêmement bien donc on a la matière pour faire un disque, ce qui n'est pas du tout prévu...* » Trois longs morceaux ont été sélectionnés pour l'album, des impros pures avec même les commentaires du moment. Entre psychédéisme et musique tibétaine, le tout agrémenté par le son de Lee. Le résultat est magique ! – **JPL**



Coralien

*Métronomie*

Autoproduction

Après quelques mini-cartons sur les plateformes (*Métronomie*, *Aime ou Freedom*) et de grosses audiences sur les réseaux à travers des reels Insta ou TikTok aux milliers, voire millions, de vues – welcome dans le nouveau monde de la com 3.0 comme le souligne Coralien –, voici que débarque donc le premier album du locataire de Louvain-la-Neuve. Coralien ravira les amateur-es de guitares un peu swing (et même un peu disco : *La pluie*), de rythmes mid-tempo et d'arrangements vocaux ludiques. Assurément feel good, il y manque encore *Juste un truc* pour toucher la toute grande foule et trouver la voie des oreilles des fans de Ben Mazué et autres Fréro Delavega. Il y arrivera sûrement. – **FXD**



Roza

*Système Ouvert*

Naff

Camille, Tinariwen, Nils Frahm, Bachar Mar-Khalifé... C'est rare qu'une artiste puisse évoquer une palette aussi variée de références. Mais cette énumération savante ne doit pas faire oublier la singularité de Roza. En huit titres aux mélodies épurées par Antoine Flippo (Glass Museum) et à l'écriture au plus proche de la nature, cette artiste nomade nous emmène dans son (éco) *Système Ouvert*. Voix tutoyant les anges, poésie citoyenne et cordes pincées avec élégance sur le n'goni (la guitare traditionnelle malienne), la jeune femme révèle ses envies d'un monde meilleur. Et on a envie d'y croire. À la croisée des continents, ses chansons (les singles *Si Petite*, *Coule Amour* et *Rappelle-Moi* la beauté sont à écouter en priorité) ont des vertus insoupçonnées qui se renouvellent à chaque écoute. – **LL**



Bandler Ching

*Coaxial*

Sdban Ultra

Dans une veine électro-jazz en fusion, la Belgique se taille actuellement la part du lion. Après les exploits de STUFF, ECHT! ou Tukan, il convient désormais de suivre l'itinéraire alternatif tracé par Bandler Ching. Le quatuor bruxellois, guidé par le saxophoniste Ambroos De Schepper (Azmari), se positionne à la pointe d'une formule instrumentale passionnante : une bande-son truffée de références hip-hop, de beats électromagnétiques et de super sons psychédélics. Au centre des (d) ébats, le saxophone s'appuie sur la basse de Federico Pecoraro (ECHT!), sur la batterie d'Oliver Penu (Kel Assouf), sans oublier les nappes synthétiques déployées par le clavériste Alan Van Rompuy. Formation dévouée au groove, Bandler Ching emballa les neufs morceaux de l'album *Coaxial* sous une pochette imaginée par Raimund Wong, graphiste connu pour ses collaborations avec Alabaster Deplume ou *The Comet Is Coming*. Du travail de pro. – **NA**



# Anna et Tatiana Sam(o)uil

*Il Mondo Felice*

Cypres

Elles en rêvaient, elles l'ont fait. Les sœurs Tatiana et Anna Sam(o)uil, la violoniste qui vit à Bruxelles et la soprano qui réside à Berlin, signent avec *Il Mondo Felice* un disque qui consacre leur "amour sororal". La playlist peut surprendre, qui va de Bach à Strauss en compagnie de l'Orchestre Royal de Chambre de Wallonie et de son chef Vahan Mardirossian. L'occasion de savourer le violon de Tatiana dans les concertos *BWV 1056* de Bach et *N°1* de Mendelsshon, mais surtout d'entendre les deux sœurs dans quelques tubes. « *Ce sont nos œuvres préférées, assument-elles. Elles sont le miroir de nos émotions.* ». Des pièces réunies par un étonnant fil rouge, celui qu'aurait pu tisser Maria Malibran (1808-1836) à laquelle Tatiana et Anna vouent une réelle admiration. Certaines de ces œuvres ont été interprétées par la diva, qui ne s'enferma jamais dans l'opéra italien, mais osa aussi Bach et son sublime *Erbarme Dich* extrait de *la Passion selon saint Matthieu* ou le bouleversant *When I'm laid in Earth* de Purcell, que l'on retrouve ici. C'est cependant à Mendelsshon que l'album emprunte son titre *Il Mondo Felice*, extrait de l'aria *Infelice* que le compositeur dédia à la Malibran et à son amant de Bériot. Au cours de ce parcours guidé, selon Tatiana et Anna, par leur « *amour de l'opéra, de l'expression lyrique et la beauté de la voix* », on croise aussi une adaptation du célèbre *Intermezzo* que glissa Mascagni dans *Cavalliera rusticana* ainsi que *L'Ave Maria* extrait de *Othello* de Verdi, avant de conclure par *Morgen!*, l'un des quatre *Lieder* que Strauss offrit à sa femme. L'amour, toujours... – **SR**

**Retrouvez la liste de toutes les sorties sur [larsonmag.be](http://larsonmag.be)**



# Alexandre De Bueger



© DR

TEXTE : DIDIER STIERS

Réalisateur, ce n'est pas forcément le job auquel on l'associe en premier lieu quand on lit son nom. Il serait d'ailleurs plutôt musicien, Alexandre, puisqu'il a joué entre autres avec Annabel Lee ou Alaska Gold Rush, avant d'officialier aujourd'hui à la batterie pour Ada Oda et Gros Coeur. Pourtant, on peut retrouver sa signature sous un joli paquet de clips...

Image extraite du très psychédélique clip accompagnant Kawa, de Gros Coeur, le groupe dont Alexandre De Bueger est aussi le batteur. « L'image ne paraît pas être en haute définition, mais c'est intentionnel. Il y a un filtre VHS sur ce clip, commente celui qui

dit ne pas trop prendre au sérieux le "processus" de la vidéo. J'aime bien ce côté un peu potache, un peu bricolé. Il faut que ça reste ludique. » Gros Coeur avait remporté beaucoup de prix lors de l'édition 2022 du concours Du F. dans le texte.

Quelques noms ? Témé Tan, par exemple, Mountain Bike et Oberbaum, ou justement, Ada Oda, Gros Coeur et Annabel Lee... Sauf qu'Alexandre De Bueger ne considère pourtant ni la musique ni la réalisation comme son métier. « J'ai fait une école de cinéma, nous raconte cet ancien de l'INRACI qui avait au préalable tenté l'IAD, mais j'ai un boulot alimentaire sur le côté. Je suis monteur, à la télé principalement. D'un point de vue créatif, ce n'est pas très épanouissant mais ça paie les factures. » Et les clips, alors ? Il s'y est mis d'abord pour les groupes dans lesquels il jouait. « C'est un milieu où on est souvent un peu fauché. Donc, c'était une facilité : je trouvais une caméra à prêter et, souvent, je ne me payais pas. On peut brainstormer ensemble sur une idée plutôt que solliciter un réalisateur "extérieur" qui aura forcément des honoraires un peu différents. »

Au sortir de ses études, entre deux ou trois petits boulots, il a été stagiaire dans une boîte de prod' qui a travaillé sur l'un ou l'autre clip. Des productions plus ambitieuses... « Ça m'a permis de voir comment ça marche. Mais je me suis vraiment rendu compte que ça ne me plaisait qu'à moitié. La pression, le décorum un peu classique du cinéma qu'on transpose dans les clips, souvent avec un réalisateur, un directeur photo, des électros, toute cette hiérarchie à respecter et puis tout le travail de préproduction... Pour moi, c'est trop stressant, trop intense. » Avec "ses" groupes ou les groupes de copains et de proches pour lesquels il tourne, Alexandre De Bueger se prend nettement moins la tête. Ni scénario, ni découpage préalable, plutôt de l'impro et de l'expérimentation ! « C'est toujours un truc qu'on fait ensemble, avec le groupe. Beaucoup de décisions sont prises sur le moment même. Tout est souvent fait avec des bouts de ficelles mais dans une optique de jeu. »

Né en 1988, il a grandi bercé par MTV et MCM. Grand consommateur d'images, il est aussi l'auteur d'un travail de fin d'études sur la clipographie de Michel Gondry. Et donc, il voit le clip comme un espace de jeu hyper amusant où tout est permis. Mais s'il devait caractériser sa touche ? On en revient à la même idée, celle de la débrouille : « Outre la volonté d'être un peu ludique et d'expérimenter, c'est de fonctionner avec très, très peu de moyens. Avec trois francs six sous et un peu de bonne volonté, un minimum de connaissances techniques, juste une caméra et les bases d'un programme de montage, on fait déjà beaucoup de choses ! ».



# Judith Kiddo

TEXTE : LOUISE HERMANT IMAGE : PABLO ANTOINE NEUFMARS

Après un EP remarqué (*Petit Chien*), la Bruxelloise continue les présentations avec un premier long format. Dans *Ready To Heal*, l'anxiété se danse et la pop s'obscurcit. Retour sur ses albums fondateurs.



Kate Bush  
*The Kick Inside*  
(1978)

Quand j'étais petite, vers sept ans, j'écoutais tout le temps la chanson *Babooshka*, qui se trouve, elle, sur l'album *Never For Ever*, sans savoir qui chantait. Quand je l'entendais, je me disais, waw, mais qui est donc cette femme ? J'ai par la suite découvert que c'était Kate Bush. Je me suis alors dirigée vers son premier album. Et là, ça été le flash. J'ai vraiment saigné ce disque. Il est très pop et accrocheur, on ressent la

spontanéité des débuts. Il y a une magie et une fantaisie qui sont inimitables chez elle. Mais ce n'est pas non plus une musique inaccessible, elle touche au cœur. Cet album est vraiment devenu une référence. On me dit souvent qu'il y a du Kate Bush dans ma voix quand je sors de scène. Cela me surprend toujours. Je n'essaie pas du tout de chanter comme elle, mais peut-être que ça me dépasse un peu.



Björk  
*Post*  
(1995)

Ce disque appartenait à ma grande sœur, je l'ai beaucoup écouté. Björk s'impose comme l'une des plus grandes vocalistes pop du monde. Elle propose des chansons qui font voyager grâce à leurs paroles. Son clip *Army of Me*, réalisé par Michel Gondry, m'a beaucoup marqué. L'univers était plus rigolo à cette époque que dans les albums qui ont suivi, bien qu'ils soient magnifiques aussi, bien sûr. Une de mes plus grandes

références visuelles reste *It's Oh So Quiet*, réalisé par Spike Jonze. Son clip est le plus beau du monde. Il s'agit d'une comédie musicale complètement psyché, dans laquelle elle travaille dans un garage un peu triste et puis, tout d'un coup, tout explose, tout le monde se met à danser autour d'elle. Les comédies musicales, c'est un peu ma passion et le meilleur des deux mondes, comme je suis également actrice.



Mylène Farmer  
*Ainsi soit je...*  
(1988)

On me compare parfois à elle aussi quand je sors de scène mais ça n'a vraiment jamais été une volonté de ma part. Je crois que je peux également avoir ce côté un peu mystérieux et déprimant, qui me dépasse mais qui me rapproche d'elle. *Ainsi soit je* appartenait aussi à ma sœur. J'aimais beaucoup les mélodies. J'étais super fan de *Sans Contrefaçon*, je ne sais pas si cela

éveillait déjà en moi certaines choses. Je pouvais me reconnaître dans les paroles. Dans mon école primaire, je dénotais dans un milieu plutôt aisé et snob. Je me sentais moins seule avec ce morceau. J'aimais aussi beaucoup *L'Horloge*. Dans tout l'album, il y a vraiment une ambiance, qui fait presque peur. J'aime bien quand on peut ressentir des choses assez effrayantes et inquiétantes.



Caroline Polachek  
*Pang*  
(2019)

Voilà un album un peu plus récent ! Souvent, j'ai tendance à parler des disques qui ont marqué mon enfance ou mon adolescence. Mais il y a des choses biens qui ont été faites après 1995 ! Au moment de la sortie du disque de Caroline Polachek, j'étais en train de travailler sur mon album *Ready To Heal*. Il m'a beaucoup inspiré. J'aimais déjà beaucoup son travail quand elle était avec Chairlift. Dans son projet solo, on

retrouve quelques qualités de son ancien groupe mais elle part vers quelque chose de plus personnel, elle va au bout de son geste artistique. Celui-ci s'apparente à un mélange de mystique et de pop, tout en restant accessible. Elle s'occupe aussi de la production. Sur mon album, je me suis fait aider à ce niveau-là mais j'aimerais acquérir plus d'indépendance pour mes prochains projets.

# Belgium Booms fait rayonner les artistes belges à l'étranger

INTERVIEW : LOUISE HERMANT

Avec Belgium Booms, Flandre et Wallonie unissent leurs forces pour soutenir et promouvoir les artistes belges à l'international. En coulisses, de nom-

**P**our de nombreux artistes belges professionnels ayant déjà joué dans les salles principales du pays, il devient vite nécessaire de s'exporter. Ceux-ci se retrouvent rapidement trop à l'étroit dans un territoire restreint. Les francophones regardent du côté de la France, quand les flamands lorgnent sur l'Allemagne ou la Hollande. Belgium Booms, projet de coopération entre Wallonie-Bruxelles Musiques (WBM), l'agence de soutien à l'exportation du secteur musical de la Fédération Wallonie-Bruxelles et VI.BE, son homologue flamand, œuvrent toute l'année pour soutenir les artistes de chez nous dans le développement d'une carrière internationale. Des moments d'échanges et de rencontres sont organisés dans les principaux festivals de showcases en Europe comme le MaMA à Paris, le Reeperbahn Festival à Hambourg, Eurosonic à Groningen, The Great Escape à Brighton ou l'Amsterdam Dance Event, mais aussi lors de salons ou conférences comme Jazzahead ou Womex. Rencontre avec les deux porteurs du projet, Julien Fournier, directeur de Wallonie-Bruxelles Musiques et Wouter Degraeve, responsable des relations internationales chez VI.BE.

**Dans quelles conditions Belgium Booms a été créé ?**

**Wouter Degraeve :** L'initiative a été lancée en 2009, à l'occasion d'un focus belge à Eurosonic, le plus grand événement de showcases en Europe. Pour la première fois, Muziekcentrum Vlaanderen, devenu par la suite Kunstenpunt et puis VI.BE, et Wallonie-Bruxelles Musiques ont travaillé ensemble pour organiser ce focus. Depuis ce moment-là, on a davantage collaboré pour promouvoir les artistes et le secteur musical belge dans différents événements à travers l'Europe. Cette collaboration a plusieurs avantages. Tout d'abord d'un point de vue financier. Nos deux structures ont des budgets limités. Ensemble, on possède davantage de moyens. On a aussi chacun notre propre réseau. Du côté flamand, on travaille plutôt avec la Hollande, l'Allemagne et tout ce qui se trouve au nord de l'Europe. WBM, lui, a plutôt un gros network en France. On peut ainsi joindre nos forces et se montrer plus efficace sur le marché étranger.

breuses initiatives sont mises en place pour leur permettre de se faire connaître des professionnels étrangers et ainsi dépasser nos frontières.

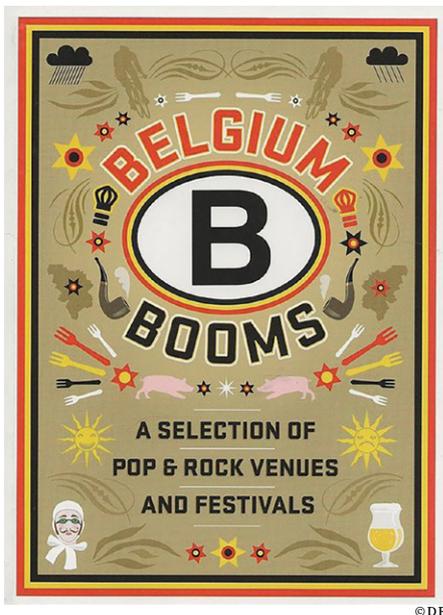
**Est-ce plutôt rare une collaboration sur des projets culturels entre la Flandre et la Wallonie ?**

**Julien Fournier :** La structuration de notre pays fait que nous avons deux ministères de la culture, avec deux politiques différentes et deux types de financements différents. On s'est vite rendu compte que c'était beaucoup plus intéressant pour nous en termes de levier financier de travailler ensemble. On peut faire plus de choses et puis c'est surtout plus lisible. À l'étranger, lorsqu'on parle de Wallonie-Bruxelles, personne ne sait de quoi on parle. C'était un peu bête d'arriver chacun de son côté avec son drapeau régional. On a alors décidé d'utiliser massivement la marque "Belgium Booms" et d'étendre le projet. Aujourd'hui, on se rend compte qu'il n'y a peut-être que deux ou trois événements que l'on fait chacun de notre côté, parce que ce sont des marchés très spécifiques. Il n'y a, par exemple, pas beaucoup d'intérêt pour les flamands d'être avec nous au Printemps de Bourges et inversement, il y en a peu pour nous de nous rendre à The Great Escape. "Belgium Booms" reste une marque, un nom. Il n'existe pas de structure. En coulisses, ce sont deux organisations qui représentent chacune un côté de la Belgique et qui doivent fonctionner avec leurs réalités budgétaires, leurs projets, leurs objectifs.

**W.D. :** Les professionnels étrangers parlent avant tout de musique belge, ils vont rarement dire "ça, c'est flamand" ou "ça, c'est wallon". C'était mieux pour tout le monde d'arriver à l'étranger en incluant le terme "Belgique", d'où Belgium Booms.

**Avez-vous un rôle dans les programmations ? Intervenez-vous dans la sélection des artistes qui se rendent aux showcases à l'étranger ?**

**W.D. :** Non, on crée plutôt de bons contacts avec les organisateurs des événements de showcases et avec tous les lieux où nous sommes présents. Si l'on prend le cas d'Eurosonic, c'est Robert Meijerink qui se charge de la programmation. Quand il reçoit la liste de tous les groupes belges qui ont postulé, il nous l'envoie et on l'aide à sélectionner des groupes qu'on estime prêts pour l'étranger.



Couverture d'un DVD promotionnel édité en 2008 au mood très belgo-belge.



©DR

Belgium Booms était présent à l'Eurosonic-Noorderslag, en janvier 2023 à Groningen aux Pays-Bas.

**J.F. :** On ouvre d'abord un peu les portes pour les bookeurs d'artistes belges. Pour que ça vaille la peine pour nous d'organiser des moments de réseautage entre professionnel·les belges et étranger·ères dans des festivals, ceux-ci doivent aussi booker des artistes de chez nous. On ouvre les portes, mais on ne décide pas qui passe à travers celles-ci. Cela n'aurait d'ailleurs pas trop de sens car chaque festival a une identité propre. Il connaît son public, il sait ce qu'il cherche. L'avis que l'on peut transmettre aux opérateurs reste purement technique. On regarde si les groupes ont déjà fait des concerts en Belgique, si ça marche bien chez nous à tel ou tel endroit, dans quels festivals ils se sont rendus... On sert de relais pour les programmeur·rices qui nous posent des questions.

**Est ce qu'on peut mesurer l'efficacité de ces initiatives ?**

**J.F. :** Pour moi, il existe deux types de résultats. Un premier que l'on peut observer. On a, par exemple, envoyé une délégation à Waves Vienna il y a quelques années. Les Belges et les Autrichiens ont commencé à se parler. Le programmeur s'est alors dit qu'il voulait organiser un focus belge pour la prochaine édition, parce qu'il connaît désormais mieux les gens et le marché. Ça, c'est un résultat que l'on peut lier concrètement à ce que l'on a mis en place. Le deuxième est moins tangible. Des personnes peuvent se rencontrer grâce à notre action, il peut ne rien se passer pendant des années pour finalement aboutir à une collaboration. Difficile de savoir si nous en sommes responsables. C'est très difficile d'obtenir des résultats précis et concrets. Sauf, par exemple, si on organise de la promo. Quand des articles sont publiés, on sait que cela est dû au fait qu'on ait payé quelqu'un ou une agence pour faire de la promo sur tel événement avec nos artistes. Si un groupe explose et fait des tournées partout dans le monde, c'est compliqué de savoir si on y est pour quelque chose. Même si c'est probablement un petit peu grâce à nous à un moment précis de la carrière. Mais il y a bien sûr plein d'autres intervenants ou facteurs qui jouent aussi.

**Remarquez-vous plus d'attrait pour les artistes belges venant des opérateur·rices étranger·ères ces dernières années ?**

**W.D. :** Je crois qu'on a de la chance d'avoir beaucoup de groupes intéressants en Belgique. Certains ont des projets artistiques vraiment uniques, et peut-être typiquement belges. Il n'y a pas d'imitation. Les professionnels étrangers aiment venir ici pour découvrir de nouveaux talents.

**J. F. :** C'est ce que l'on nous dit assez fréquemment à l'étranger. Quand on regarde les autres pays qui ont le même nombre d'habitants qu'en Belgique, on a davantage de groupes sélectionnés dans les différents événements. C'est aussi dû au fait que chez VI.BE et WBM, on focalise nos efforts sur des groupes qui marquent les esprits. Quand on regarde la programmation d'Eurosonic cette année, tous les groupes avaient une proposition super franche. Quand on les écoute, on n'a pas l'impression d'avoir déjà entendu ça ailleurs. On est reconnu en Belgique pour cette production intéressante et diversifiée. D'autres pays peuvent parfois avoir des propositions plus monolithiques.

**W.D. :** VPRO, la radio publique hollandaise a établi une liste des vingt-cinq groupes les plus intéressants d'Eurosonic parmi les trois cent programmés. Il y avait sept belges dedans ! Dans le top, on retrouve Catherine Graindorge, Lander & Adriaan et The Haunted Youth.

**Quels sont les prochains projets de Belgium Booms ?**

**J. F. :** On développe plusieurs outils informatiques pour permettre aux opérateur·rices de mieux travailler à l'international. Ceux-ci permettront, par exemple, d'avoir un historique de tous les endroits où ont joué les belges à l'étranger depuis 2008, de regarder toutes les évolutions, de retracer le parcours des artistes. Il y aura aussi un agenda que l'on pourra consulter pour connaître les prochaines dates des artistes belges à l'étranger.

**Plus d'infos ?**

[www.belgiumbooms.be](http://www.belgiumbooms.be)



© VALENTINE JAMIS

## Aleph Quintet

Ils se sont rencontrés à Bruxelles et viennent de sortir un album qui dissout les frontières du jazz, de la musique orientale, du manouche ou de la pop. Trop précieux pour passer cela sous silence.

TEXTE : JACQUES PROUVOST

**Comment fait-on pour se rencontrer à Bruxelles ?**

**Akram Ben Romdhane :** Je suis venu au Conservatoire de Bruxelles pour continuer mes études de violon. J'étais en coloc' avec Marvin Burlas, que je ne connaissais pas, qui venait du sud de la France et jouait également du violon, tendance manouche. Il a frappé à ma porte quand il m'a entendu jouer du violon oriental. On a discuté puis joué ensemble. Ensuite, j'ai ramené mon oud de Tunisie, on a échangé nos compositions et il m'a présenté le bassiste Théo Zipper qui venait de Marseille. Et moi, je lui ai présenté le pianiste Wajdi Riachi que j'avais croisé en Tunisie lors d'un concert. On a mélangé nos musiques venues de partout. Sans prétention et l'amitié a fait le reste.

**Aleph. Pourquoi ce nom ?**

**ABR :** C'est la première lettre dans l'alphabet arabe ou hébreu. Dans ces cultures-là, les lettres ont vraiment une signification spirituelle et sont très liées aux divinités. L'Aleph, dans le soufisme, signifie l'unité divine. C'est aussi le départ, la continuité et la stabilité. C'est le noyau d'où émane toutes les pensées. C'est un peu le lien entre la métaphysique et le matériel. C'est une connexion naturelle et silencieuse que l'on a avec la nature et la culture.

**C'est la raison de ce titre : *Shapes of Silence* ?**

**Théo Zipper :** Une personne peut être silencieuse mais émettre beaucoup d'énergie et de messages aux autres. Sans qu'on le sache.

**ABR :** La musique naît du silence. Il faut faire mieux que le silence.

**On retrouve cette philosophie dans la sublime illustration de Mohammad Zaza pour l'album (voir "Les sorties" p. 36).**

**TZ :** C'est une œuvre personnelle qui correspondait bien à l'idée de l'album. On lui a demandé ensuite d'illustrer les chansons. Il n'y a pas eu de discussions techniques ou picturales. On a laissé l'émotion traverser les peintures. Il y a la musique mais il y a l'objet aussi.

**Manu Hermia, Fabrizio Cassol. Pourquoi ces choix ?**

**TZ :** On avait besoin d'une oreille extérieure lors de l'enregistrement. Manu nous accompagne et nous supporte depuis longtemps. Il ne nous a jamais dit ce qu'il fallait faire mais nous a aidés à prendre les bonnes décisions.

**ABR :** On avait invité Fabrizio pour un concert au Saint Jazz Festival. C'était assez improbable car il refuse habituellement les "guest". C'était un honneur. Il était normal de lui demander de participer aussi à l'enregistrement et, à notre grande surprise, il a accepté de figurer aussi sur l'album pour deux titres.



© FABRICE HAUWEL

## Marc Pinilla (Suarez)

Suarez est de retour et son leader Marc Pinilla nous reçoit en visioconférence dans sa pièce de répétition, une guitare à la main. Le nouvel album est en pleine création et sa sortie prévue pour la fin de l'été. Depuis novembre 2022, le single *La vie devant* annonce ce nouveau disque et la tournée printanière des 15 ans d'existence du groupe.

TEXTE : JEAN-PHILIPPE LEJEUNE

« Nous sommes assez surpris du succès de la tournée, cela nous encourage à poursuivre l'aventure. On est privilégiés, tenir un groupe de cinq musiciens pendant quinze ans c'est remarquable ! Concernant l'album, il prend un peu plus de temps que prévu... » Il sortira plutôt fin août mais d'ici-là il y aura évidemment plusieurs singles. Qui dit nouvel album, dit nouvelle collaboration. Marc a coécrit le dernier single *La vie devant* avec Vincent Brion, un auteur-compositeur français qui a écrit pour Ben Mazué, Yannick Noah, Julien Clerc, Gauvin Sers... Au niveau de la production, le boulot a été confié à un duo bruxellois, Julien et Ben du groupe Delta dont les compositions pop sont dans la même veine que Suarez : « On a tous le même âge, on est des quadras avec enfants, on a une vie mi-papa mi-saltimbanque. C'est assez cool de travailler avec des gens qui ont la même vision de la vie. » Puisque Suarez performera quinze concerts en quinze jours (du 18 mars au 2 avril), Marc s'est replongé dans ses souvenirs de tournée, notamment en France, au temps où la technologie n'était pas aussi évoluée qu'aujourd'hui... « À l'époque, le single *Qu'est-ce que j'aime ça cartonnait et passait beaucoup sur NRJ. Et nous tournions très souvent en France. On descendait en camionnette, on faisait huit ou neuf cent kilomètres puis on revenait. Nous devions jouer en première partie de Julien Clerc au Festival de Poupet, un gros festival situé près du Puy du Fou en Vendée, c'était en juillet 2012. À l'époque, le truc branché quand tu étais invité à un festival, c'était de t'envoyer les coordonnées GPS. Je reçois donc la feuille de route des organisateurs, je rentre les coordonnées 46° 55' 29" nord, 0° 52' 27" ouest (ça ce sont les bonnes coordonnées, - ndr) et on démarre pour huit heures de route. Pour moi, le temps de trajet était plausible puisque c'était la deuxième fois que nous faisons ce festival. Après huit heures de route, le GPS nous annonce que nous sommes arrivés et... on se retrouve en plein milieu des champs. On se rend vite compte qu'on est deux cent kilomètres trop à l'est... Malgré ce "détour", nous sommes arrivés quasiment à l'heure du show, on a débarrassé tout le matos devant les quatre mille personnes qui nous attendaient et après un line check de six minutes, c'était parti ! Le concert a été une pure folie. »*

# WE'VE GOT YOUR BACK

Sabam for Culture apporte un soutien concret à ses membres et aux organisations par le biais de différentes aides financières, bourses et prix.

Toutes et tous ensemble, continuons à créer, à imaginer, à concevoir et à diffuser la culture !

[sabam.be](http://sabam.be)

sabam  
for culture

POUR LES ARTISTES PAR LES ARTISTES



LA GESTION COLLECTIVE DES  
DROITS VOISINS DES INTERPRÈTES ?  
C'EST NOUS !

PlayRight®



Social media

MORE MELODIES,  
LESS WORRIES !

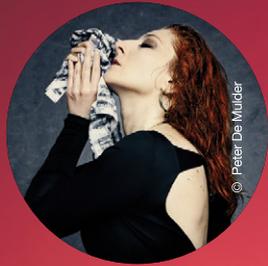
AMPLO

PERFORMING FOR CREATIVE PEOPLE



[www.amplo.be](http://www.amplo.be)

# Vivez la Culture!



**MARIA MARTINOVA**

TANGO

MA 14.03.2023 - 19H30



**EMILY LOIZEAU**

CHANSON FRANÇAISE/POP

MA 04.04.2023 - 20H30



**SAULE**

CHANSON FRANÇAISE

JE 20.04.2023 - 20H30



**NICO WAYNE TOUSSAINT**

BLUES/FUNK

SA 25.03.2023 - 20H30



**JOE BEL**

CHANSON FRANÇAISE/POP

SA 22.04.2023 - 20H30

# W:Hall

Centre culturel de Woluwe-Saint-Pierre - Av. Charles Thielemans, 93 - 1150 BXL

Réservation : Tél. : 02 435 59 99 - [whall.be](http://whall.be)

